

Nguyễn Nghệ

FRANTZ FANON ET
LES PROBLÈMES DE
L'INDÉPENDANCE



CONTRADICTION
— ÉDITIONS —



TABLE DES MATIÈRES



• INTRODUCTION	7
• FRANTZ FANON ET LES PROBLÈMES DE L'INDÉPENDANCE — <i>Nguyễn Nghê</i>	15
– Lutte armée & lutte politique	22
– Jacquerie ou révolution ?	27
– Incertitudes.	36
• POURQUOI FANON ? — <i>J.S</i>	45
– Fanon comme théoricien	51
– Les <i>Damnés de la Terre</i> & le romantisme révolutionnaire	61
– Théorie de la violence et lumpenprolétariat	69
• INTERPRÉTATIONS DU SOUS-PROLÉTARIAT — PROLÉTARIAT EXTRA-LÉGAL — <i>Mouammar K.</i>	81
– Interprétations du sous-prolétariat — Prolétariat extra-légal	82
– Chez Marx et Engels	91
– Chez Lénine	96
– Chez Mao	100
– Chez Fanon	102
– Chez George Jackson	105
– Conclusions	108



ELIZABETH CATLETT — *Negro es Bello* (détail)

INTRODUCTION



INTRODUCTION

IL SEMBLE SOUVENT QUE TOUT CE QUI PEUT ÊTRE DIT sur la vie et l'œuvre de Frantz Fanon a déjà été écrit. Les textes fondamentaux de son œuvre ne sont pas seulement devenus les pierres angulaires des programmes d'études postcoloniales, des départements de théorie politique ; ils ont également été repris comme armes de lutte, outils d'analyse des épisodes de mécontentement social, des voies de libération dans divers contextes. « *Fanon et le problème de l'indépendance* » a été écrit en 1963 par le communiste vietnamien Nguyễn Khắc Viện (1913-1997) sous le pseudonyme de Nguyễn Nghệ et publié dans la revue "*critique*" du Parti communiste français, La Pensée. Le texte de Khắc Viện est souvent cité dans les bibliographies, mais n'a jusqu'à présent pas été réédité en français. Khắc Viện prend Fanon au sérieux en tant que théoricien de l'anticolonialisme et interprète de la dynamique des mouvements de décolonisation en Afrique et au-delà. — Khắc Viện est arrivé à Paris en 1937, comme de nombreux dirigeants du mouvement communiste indochinois¹. Il obtient un diplôme de médecine en France et continuera à y résider pendant vingt-six ans en tant que médecin, écrivain et membre du parti communiste français avant son expulsion vers le Viêt Nam en 1963. Bien qu'il ait été hors du Viêt Nam pendant la révolution d'août 1945, la période de résistance armée aux Français de 1945 à 1954, la

1 — *Tout comme les leaders révolutionnaires Hô Chi Minh et Pol Pot*

bataille de Điện Biên Phủ en 1954 et les réformes agraires des années 1950, il a été un organisateur et un agitateur du mouvement de libération du Viêt Nam en France. Khắc Viện produisait de la propagande clandestine, menait une vaste campagne auprès des militants et intellectuels français, et voyageait pour discuter de l'importance de soutenir l'émancipation vietnamienne avec les soldats vietnamiens enrôlés dans l'armée française. Khắc Viện était l'un des rédacteurs en chef des revues *Études Vietnamiennes* et du *Courrier du Viêt Nam*. — Khắc Viện a ainsi fait partie de la communauté vietnamienne qui a lutté pour l'anticolonialisme en France. La radicalisation de Hồ Chi Minh pendant son séjour dans le pays dans les années 1920 est bien connue, et des réseaux d'expatriés vietnamiens sont restés actifs tout au long de la lutte pour l'indépendance. Le militant communiste vietnamien Nguyễn Kiên, pseudonyme de Ngô Mạnh Lân, était le rédacteur en chef du magazine *Révolution*, avec d'importants contacts dans les milieux radicaux français. Il a publié *Le Sud-Viêt Nam* depuis Điện Biên Phủ en 1963, une mise à jour de la politique au Viêt Nam et en Asie du Sud-Est depuis les accords de Genève de 1954. Par ailleurs, Khắc Viện a émigré en France la même année que Trần Đức Thảo, un philosophe qui aura un immense impact sur les milieux culturels liés à l'existentialisme et au marxisme dans l'immédiat après-guerre². En fait, tout porte à croire que la description faite par Fanon du monde "manichéen" et compartimenté du colonisateur et du colonisé s'inspire de la série d'articles pionniers de Đức

2 — *Trần Đức Thảo, Phénoménologie et matérialisme dialectique, Paris, 1951*

Thảo sur l'Indochine, paru dans *Les Temps modernes* en 1946-47, et qui offraient les outils méthodologiques d'une "*phénoménologie anticoloniale*". — Dans ces articles, Thao élabore les rudiments d'une traduction matérielle des catégories philosophiques marxistes en pratiques révolutionnaires contre le colonialisme français en Asie, s'opposant parfois directement aux hypothèses erronées des intellectuels européens. — La force de la revue de Khắc Viện réside dans la manière dont il résume et présente les expériences et les leçons concrètes de la première guerre d'Indochine, au cours de laquelle Võ Nguyên Giáp a développé et renforcé les tactiques de guérilla et la logistique de la guerre populaire prolongée dans les circonstances du Viêt-nam. — Le Viêt-nam et l'Algérie, ainsi que Cuba, ont été les principaux exemples des luttes pour l'indépendance et la reconnaissance du "*tiers monde*", et ont été les bastions de tout un appareil transnational de communication politique, de solidarité et d'assistance matérielle contre tous ceux qui luttaient contre les forces impérialistes. Les images du Việt Cộng, des militants du F.L.N. et des *barbudos* cubains représentaient l'image vivante de la rédemption de la tricontinentale (Asie, Afrique, Amérique du Sud) dans les années 1950-60³. — Sa critique de Fanon est intervenue à un moment de transition historique : la guerre américaine au Viêt-nam. — La critique de Fanon par Khắc Viện s'articule autour de quatre

3 — *Il ne faut pas oublier que la vague anticoloniale moderne a trouvé son premier véritable tournant international dans la révolution russe. Au le Congrès de Bakou (1920) réuni par l'Internationale communiste, il rassembla environ 2000 délégués de différents peuples d'Orient. Et, une seconde vague, dans la guerre civile en Chine, avec la naissance de la République populaire de Chine (1949).*

points :

- 1) le "subjectivisme" présent chez Fanon et sa dette envers la philosophie existentialiste française ;
- 2) L'exaltation par Fanon du pouvoir mobilisateur de la lutte armée ou de la violence, négligeant ainsi les multiples dimensions de la guérilla et de la lutte armée en tant que moment organisationnel.
- 3) La promotion par Fanon de la paysannerie (et du sous-prolétariat, bien que Kháček Việ̀n n'y fasse pas référence) au rang de classe centrale révolutionnaire.
- 4) La mauvaise évaluation par Fanon des perspectives des pays du tiers-monde face à l'impérialisme européen, et ce que Kháček Việ̀n considère comme le résultat final de la stratégie de non-alignement et d'isolement des blocs socialistes (Chine et Russie)⁴.

D'une part, l'article de Kháček Việ̀n est une des meilleures "critiques" de Fanon, car il ne s'attarde pas sur les formes sensationnalistes ou exagérées du théoricien martiniquais sans grande correspondance avec les arguments réels, comme ce fut souvent le cas dans le contexte européen ou américain. — Il examine rigoureusement les sources théoriques et les effets de la notion d'action révolutionnaire de Fanon, ou "*subjectivité résistante*", dans le scénario colonial : sa constitution et son développement, ses méthodes d'organisation, sa composition de classe et son renversement potentiel. — Il y a une convergence

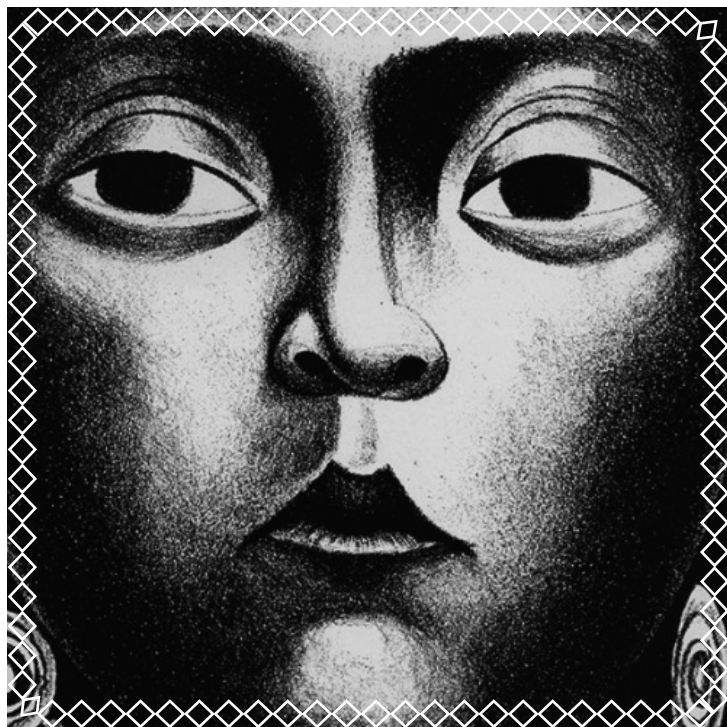
4 — Certains pays formeront le bloc des non-alignés, c'est-à-dire qu'ils resteront éloignés de la Chine, de l'URSS et des États-Unis. Cependant, ce non-alignement garantissait à la force principale, les États-Unis, une plus grande hégémonie mondiale.

évidente entre l'auteur vietnamien et Fanon en ce qui concerne la défense de la présence possible des révolutions dans les pays coloniaux et semi-coloniaux sur la "révolution en Occident" (voir en particulier sa citation des « *Thèses supplémentaires sur les questions nationales et coloniales* » de M.N Roy de 1920)⁵. Une telle approche tiers-mondiste représentera l'une des lignes politiques qui traverseront l'Asie et l'Amérique du Sud dans les années à venir. — Lénine, dans ses études sur l'impérialisme, parlait des maillons faibles où se développeraient les plus grandes contradictions et explosions révolutionnaires. Or ceux-ci devaient être le détonateur de la future vague révolutionnaire qui toucherait le centre. Pensez à la relation entre la Russie (périphérie) et l'Allemagne (centre) dans l'analyse léniniste. Le tiers-mondisme a voulu rompre ce schéma, en pensant que la périphérie pouvait étouffer le centre, mais sans tenir compte de la dimension dynamique de la lutte des classes et du développement inégal de l'impérialisme. — Khắc Việt reproche néanmoins à Fanon d'avoir tendance à isoler la lutte armée du travail politique, par exemple en ignorant les différentes stratégies de mobilisation, de lutte idéologique et d'organisation militaire. La superficialité organisationnelle de Fanon n'a donc pas réussi à se concentrer sur toutes ces attitudes

5 — Cette ligne sera minoritaire au sein de la Troisième Internationale et du Parti communiste chinois lui-même. Les communistes ont refusé de subordonner leur action aux bourgeoisies nationales anticoloniales. Les communistes sont anticolonialistes et anti-impérialistes, mais les anticolonialistes et anti-impérialistes ne sont pas nécessairement anticapitalistes... MN Roy, dirigeant communiste indien (1887-1954) qui défendait au contraire la subordination du mouvement communiste au mouvement anti-impérialiste s'est retrouvé dans le mouvement de Gandhi sur des positions anticommunistes et nationalistes indiennes

paternalistes et hiérarchiques présentes dans de nombreux partis nationalistes anticolonialistes de l'époque (en opposition aux formations marxistes). Sans toutefois apporter de vérification objective au propos qui suit, Fanon souligne la tendance de la paysannerie aux soulèvements spontanés, la capacité des "*assujettis*"⁶ à mener des insurrections urbaines plus efficacement que les divers secteurs du prolétariat industriel. — Les remarques critiques de Kháç Việ̀n à l'égard de Fanon concernent également l'analyse marxiste elle-même, qui est pour le communiste việ̀namien la rencontre entre l'universel et le particulier. La lutte anticoloniale au Việ̀nam était principalement dirigée par des révolutionnaires marxistes, d'abord contre les Français, puis contre les États-Unis. Les erreurs, les retards, des révolutionnaires việ̀namiens ont été nombreux, mais ils ont eu la capacité de briser le passé, devenir un exemple militaire, politique et économique pour tout le mouvement anticolonial et anti-impérialiste, penser au slogan de Ernesto Che Guevara : créer dix, cent, mille Việ̀nam. — L'importance de Frantz Fanon pour le mouvement anticolonial et révolutionnaire est un fait établi, mais relire la critique de Fanon par Kháç Việ̀n nous permet d'analyser lucidement les erreurs de Fanon. Ces mêmes erreurs que ses plus ardents supporters présentent souvent comme des solutions innovantes... En plus de notre introduction au texte de Kháç Việ̀n, nous publions notre propre contribution sur l'analyse marxiste du sous-prolétariat, une des catégories sociales centrales dans les écrits de Fanon.

6 — *Le sous-prolétariat selon la lecture sociologique de Fanon*



ELIZABETH CATLETT — *Prissy (détail)*

Nguyễn Nghê

FRANTZ FANON ET
LE PROBLÈME DE
L'INDÉPENDANCE



Tout dire... Quand on a partagé avec des millions de personnes la misère atroce et la grande humiliation des masses colonisées, quand on a vécu avec elle l'épopée de la lutte armée, dure, héroïque, mais victorieuse, on a envie de dire tout cela, de la crier à la face du monde. À la face de ceux qui gardent encore un fonds de bonne conscience, que peuplent les images de Lyautey ou du Père Foucauld¹, à la face aussi de ceux, Asiatiques ou Africains, qui paradedent aujourd'hui dans les couloirs de l'O.N.U. Se contenant des prébendes distribuées par les compagnies coloniales, sans toucher aucune des vieilles structures d'un monde cruel. — On ne fera jamais assez pour faire entendre ce cri, cette immense clameur de détresse, de colère, de révolte de centaines de millions de personnes, poussées jusqu'au fond d'un abîme de désespoir par la colonisation. Même les européens "libéraux" ne peuvent donner une image fidèle de la société coloniale, car dans cette société, il suffit d'avoir un soupçon de blancheur dans le teint pour passer du côté des privilégiés. Même quand l'apartheid ne règne pas officiellement, la société coloniale est manichéenne : d'un côté, les Blancs, colons, gendarmes, missionnaires, gouverneurs, généraux, reine d'Angleterre, prostituées, de l'autre, tout ensemble, les dockers, les ouvriers des plantations, l'ouléma, le bonze, l'étudiant ou l'intellectuel, le fellah ou le nbaquê.

« Le langage du colon quand il parle du colonisé, est un langage zoologique. On fait allusion aux mouvements de reptation du jaune, aux émanations de la ville indigène, aux hordes, à la puanteur, au

1 — Religieux catholique, connaissant la culture berbère

pullulement, au grouillement, aux gesticulations... Cette démographie galopante, ces masses hystériques, ces visages d'où toute humanité a fui, ces corps obèses qui ne ressemblent plus à rien, cette cohorte sans tête ni queue, ces enfants qui ont l'air de n'appartenir à personne, cette paresse étalée sous le soleil, ce rythme végétal, tout cela fait partie du vocabulaire colonial. Le général de Gaulle parle "multitude jaunes qui vont bientôt déferler..." Dans cette zone figée, la surface est étale, le palmier se balance devant les nuages, les vagues de la mer ricochent sur les galets, les matières premières vont et viennent, légitimant la présence du colon, tandis qu'accroupi, plus mort que vif, le colonisé s'éternise dans un rêve toujours le même. Le colon fait l'histoire. Sa vie est une épopée, une odyssée. Il est le commencement absolu : "cette terre, c'est nous qui l'avons faite". "Si nous partons, tout est perdu, cette terre retournera au Moyen-âge." En face de lui, des êtres engourdis, travaillés de l'intérieur par les fièvres et les coutumes ancestrales constituent un cadre quasi minéral du dynamisme novateur du mercantilisme colonial. »²

Ce langage paraîtra injuste, outré à beaucoup, à une époque où le général de Gaulle fait manger à sa table les présidents africains, c'est que pour beaucoup d'Européens - et d'Américains - l'humanité coloniale n'a existé que depuis Ðiên Biên Phủ et les batailles des Aurès. Autrefois à la belle époque, les colonies existaient, certes, mais dans un mirage de palmiers, de pagodes et de richesses fabuleuses; les hommes

2 — Tous les citations sont reprises du texte de Fanon « les Damnées de la terre »

n'existaient pas. Combien en France, savent-ils par exemple, qu'avant 1039, à la cathédrale de Hanoï, le jour de Noël, les Blancs et les indigènes entraient par deux portes différentes dans la maison de Dieu ! Frantz Fanon a eu le mérite de trouver le langage juste, celui de la colère, pour évoquer ce monde, dont :

« La ligne de partage, la frontière indiquée par les casernes et les postes de polices... Et où l'interlocuteur valable et institutionnel du colonisé, le porte-parole du colon est le gendarme ou le soldat. — La ville du colon est une ville en dur, toute de pierre et de fer. C'est une ville illuminée, asphaltée, où les poubelles regorgent toujours des restes inconnus, jamais vu, même pas rêvés. En face, la ville indigène, le village nègre, la médina, la réserve est un lieu de mal famé, peuplé d'hommes mal famés. On y meurt n'importe où, de n'importe quoi... Les Hommes y sont les uns sur les autres, les cases les unes sur les autres. »

Que ceux des européens qui n'ont jamais vécu aux colonies lisent Fanon pour comprendre certains aspects du monde colonial, pour se rendre compte sur quel immense cratère ils avaient jusqu'ici vécu, pour imaginer derrière chaque banane qu'ils paient quelques chiffres centimes chez l'épicier, l'enfant asiatique ou africain qui quelque part, à Dakar, à Hanoï, il y a seulement quelques années, vidait les poubelles de la ville européenne, dans l'espoir de trouver une peau de banane qui apaiserait sa faim. Nous n'en dirons pas plus de cet aspect du livre de Frantz Fanon, car il nous faut insister sur d'autres chapitres. — Après avoir décrit le monde coloniale d'avant les grandes

révoltes, Fanon nous fait entrer dans celui du nouveau colonialisme, vu aussi de l'intérieur. La voracité d'une certaine bourgeoisie des pays coloniaux, accèdent à une indépendance factice, son incapacité, sa servilité aussi, et l'aliénation progressive d'anciens leaders ou militants, englués dans le nouveau système, et leur subjectivisme ont été dévoilés impitoyablement par l'auteur.

« L'économie nationale, autrefois protégée, est aujourd'hui littéralement dirigée. Le budget est alimenté par des prêts et des dons. Tous les trimestres, les chefs d'États eux-mêmes ou les délégations gouvernementales se rendent dans les anciennes métropoles ou ailleurs, à la pêche aux capitaux. L'ancienne puissance coloniale multiplie les exigences, accumule concessions et garanties, prenant de moins en moins de précautions pour masquer la sujétion dans laquelle elle tient le pouvoir national. Le peuple stagne lamentablement dans une misère insupportable et lentement prend conscience de la trahison inqualifiable de ses dirigeants. »

Chose beaucoup plus grave que la sujétion économique est le gaspillage de l'enthousiasme populaire, suscité par la lutte pour l'indépendance, l'enlèvement dans la dictature.

« L'État qui par sa robustesse et en même temps sa discrétion devrait donner confiance... S'impose au contraire spectaculairement, s'exhibe, bouscule, brutalise, signifiant ainsi au citoyen qu'il est en danger permanent... Le leader apaise le peuple. Des années après l'indépendance, incapable d'inviter

le peuple à une œuvre concrète, incapable d'ouvrir réellement l'avenir au peuple, de lancer le peuple dans la voie de la construction de la nation, donc de sa propre construction, on voit le leader ressasser l'histoire de l'indépendance... Le leader est d'autant plus nécessaire qu'il n'y a pas de parti... Le parti organique qui devait rendre possible, qui devait rendre possible la libre circulation d'une pensée élaborée à partir des besoins réels des masses s'est transformé en un syndicat d'intérêts individuels. Depuis l'indépendance le parti n'aide plus le peuple à formuler ses revendications, à mieux prendre conscience de ses besoins et à mieux asseoir son pouvoir... Il n'y a plus de vie du parti. Les cellules mises en place pendant la période coloniale sont aujourd'hui dans un état de démobilisation totale. »

C'est dans le grondement de la révolution algérienne et à la lumière de cette révolution que Fanon a rédigé son livre. Huit années de guerre ont démasqué impitoyablement les régimes et les hommes. Il n'est plus possible de justifier le colonialisme, même si la statue de la reine Victoria reste encore debout sur les places des villes, dans certaines anciennes colonies. La lumière crue que jette la lutte du peuple algérien ne permet plus à aucune dialectique si subtile soit-elle, de laver la honte des gouvernements africains qui, à l' O.N.U. ont voté contre la Résistance algérienne, et de masquer la dégénérescence des partis et des leaders, qui ont failli à leurs peuple. — C'est à la lumière de l'héroïque lutte armée du peuple algérien que Fanon a découvert les immenses possibilités des masses

populaires. Quelqu'un qui a vu l'œuvre l'A.L.N. Algérienne ou l'Armée populaire vietnamienne gardera toujours une impression ineffaçable de la puissance des masses et de leur intelligence. Sa conception du monde et des hommes s'en trouve pour toujours irrémédiablement marquée. La guérilla espagnole était certes héroïque, mais il luttait à peu près des armes égales contre le fantassin de Napoléon qui allait à pied comme lui, vulnérable comme lui. Par contre, quand on se trouve avec un vieux mousqueton face à un tank, véritable monstre, ou qu'on est pourchassé par des avions ou des hélicoptères, on a au premier abord le sentiment d'une impuissance totale. Et pourtant, ces monstres d'aciers, ces déluges de mitraille et de napalm (dernièrement au Sud-Viêt Nam, les arrosages par avion de produits chimiques) se sont révélés inopérants. — Cette grande force des masses populaires, leur grande dignité aussi, Fanon a eu des mots émouvants pour les évoquer, et des termes justes pour formuler à leurs propos des règles d'action. Écho et reflet de la révolution algérienne, le livre de Fanon, dans son bouillonnement. Comme dans les éclairs de vérité qu'il jette, en a gardé, dans une certaine mesure, la grandeur et la richesse. — Et si on doit en signaler les faiblesses, il faut d'abord, hélas, déplorer la mort prématuré de l'auteur, car visiblement, bien des choses, sinon tout, dans « *les Damnés de la terre* », n'ont été jetées sur le papier qu'à l'état d'ébauche. Certainement si l'auteur vivait encore la fin de la guerre d'Algérie, comme les événements qui ont suivi l'armistice lui aurait permis de compléter, de rectifier certaines idées, certaines thèses, parmi les plus affirmatives du livre.

Malheureusement Fanon nous a quittés, le livre reste ; le respect que nous lui portons ne peut nous dispenser de critiquer les thèses avancées dans cet ouvrage, sans cesser de nous dire : si Frantz Fanon était vivant, que de choses nous aurait il encore apprises, à la lumière de l'expérience algérienne ?

LUTTE ARMÉE & LUTTE POLITIQUE

LES *DAMNÉS DE LA TERRE* PORTE LA MARQUE DE L'EXALTATION, propre à la période de lutte armée pendant laquelle l'auteur a mûri son œuvre. A la lutte armée, qu'il appelle d'une façon plus ambiguë la violence, il attribue presque une vertu magique. — Il s'agit, on le voit, de la lutte armée franche... Pour le colonisé, cette violence représente la praxis absolue... Le groupe exige que chaque individu réalise un acte irréversible... Travailler, c'est travailler à la mort du colon. La violence assumée permet à la fois aux égarés et aux proscrits du groupe de revenir, de retrouver leur place, de réintégrer. La violence est ainsi comprise comme la médiation royale. L'homme colonisé se libère dans et par la violence. Cette praxis illumine l'agent parce qu'elle lui indique les moyens et la fin. — On remarque immédiatement l'ambiguïté du langage. Quand on parle des luttes armées, de lutte non armée, de formes légales ou illégales d'action, on parle un langage politique ; quand Engels étudie la violence, il le fait en historien. Fanon, dans ce chapitre comme dans tout son livre, passe sans transition, du domaine politique ou historique à l'*« existentiel »*. Il

n'est certes pas interdit, à propos de la colonisation ou de la lutte de libération, d'en évoquer les aspects "existentiels", de faire de la psychologie(ou si l'on veut de la philosophie) existentielle. Mais il faudrait le faire en marquant bien les différences des plans dans lesquels se meut la pensée, ne pas mélanger dans la confusions politique et psychologique. — On nous dit souvent que Fanon, psychiatre, voit la politique avec l'optique de son métier; en fait, la déformation professionnelle n'est pas une explication. La profession médicale peut très bien habitué celui qui l'exerce au raisonnement scientifique et politique, philosophique. Fanon, médecin, sait que la démarche de pensée du médecin et biologiste, bien que s'exerçant sur les même sujets, n'est pas le même; on change de plan quand on passe de la biologie à l'acte médical. Il en est de même quand on passe de la psychologie sociale à la politique. — Peut-on simplement attribuer cet aspect de l'œuvre de Fanon à la fréquentation de la littérature existentialiste française ? Tout en faisant remarquer que Fanon est bien plus politique qu'existentialiste, que son œuvre est bien plus militante que celle des existentialistes français. L'influence de l'existentialisme français indubitablement se retrouve dans *Les Damnés de la Terre*, mais ici comme ailleurs, quand on a décelé une cause extérieure, il faut toujours poser la question ; pourquoi cette influence externe a pu s'entraîner, prendre vie dans la personnalité de l'auteur ? — Il nous faut bien arriver à la racine du mal : Fanon, militant engagé profondément dans l'action n'est cependant pas parvenu encore à dépouiller complètement le vieil homme qu'il était, l'intellectuel individualiste.

La pensée existentialiste est un mode successif d'appréhension de la réalité. Elle peut révéler certains aspects de la réalité que des hommes trop politiques négligent, mais elle ne saurait se substituer à la pensée politique. L'impuissance des existentialistes français à formuler une politique, à créer une organisation politique depuis la Libération est caractéristique. Fanon a certes, dépassé ce mode de pensée, mais il ne s'en est pas encore entièrement libéré. — Ces vestiges de subjectivisme suffisent à fausser souvent l'optique révolutionnaire de Fanon, l'amènent à accorder à la lutte armée une sorte d'auréole d'absolu et à négliger une vérité révolutionnaire fondamentale : savoir que la lutte armée, certes d'importance capitale, n'est cependant, quand elle intervient, qu'un moment, une phase dans le mouvement révolutionnaire qui est d'abord et fondamentalement politique. Fanon se défend bien de bâtir son action sur la spontanéité des masses, surtout les masses paysannes, par une sorte d'intuition providentielle, à un moment donné, saisissent les armes et se mettent en branle; pour faire passer partout le souffle rédempteur et purificateur de la violence. — Quand la lutte armée dure des années et se termine victorieusement, comme en Algérie ou au Viêt-nam, elle modifie profondément les données nationales, opère des transformations d'une ampleur incomparable, libère des énergies insoupçonnées. Mais la profondeur de ces transformations, leur pérennité est à la mesure du travail politique, idéologique qui a préparé, sous-tendu la lutte armée, et qui, la paix revenue, continue cette lutte armée. Quand on néglige ce travail politique, idéologique, pour se concentrer

uniquement sur l'art militaire, il faut s'attendre à des déboires, surtout quand les conditions de paix sont rétablis, même dans la victoire. — La guerre simplifie les situations, les problèmes. Dans les maquis, officiers et soldats assis par terre, partagent la même gamelle, se serrent les uns le plus près possible des autres, pour dormir dans la même grotte. La paix rétablie, il faudra trouver une échelle juste de rations, de traitements, différents selon les grades, en expliquer la nécessité aux masses. Le technicien sera payé bien plus que la manœuvre, même si le premier n'a pas été dans le maquis. Le harki n'est plus un ennemi mais quelqu'un qu'il faut rééduquer avec patience, reclasser. Les difficultés de la vie quotidienne en temps de paix usent très rapidement l'exaltation de la période de guerre, quand l'éducation politique et idéologique n'a pas été faites en profondeur. Nous avons vu des paysans qui avaient fait la guérilla pendant des années, avoir peur à nouveau des fantômes, parce-que s'était ébranlée la confiance politique dans le parti qui les dirigeait, à la suite des erreurs de commises au cours de la réforme agraire. — Au Viêtnam, l'acquis de neuf année de guerre aurait été rapidement dissipé, si en 1956, dès l'achèvement de la réforme agraire, le Parti des Travailleurs n'avait opéré une auto-critique courageuse, puis posée clairement dans la conscience des masses populaires, les objectifs de l'édification du socialisme. — Il faut dénoncer ceux qui n'osent pas se lancer dans la lutte armée quand elle est nécessaire, mais aussi se méfier de ceux qui la prônent en toute occasion. La dénonciation de l'imposture trotskiste a été une constante dans l'histoire de la révolution

viêtnamienne. Donner à la lutte armée cette valeur absolue, métaphysique amène Fanon a négliger un autre aspect de la lutte révolutionnaire, qui n'a même pas été évoqué dans son livre, le problème de l'union des classes sociales, des couches différentes de la société pour l'indépendance nationale, et, la paix rétablie, pour l'édification d'une société nouvelle. Dans les pays colonisés, même la bourgeoisie nationale, malgré ses tares, peut participer d'une façon ou d'une autre à la révolution, y compris la construction du socialisme. Il faut savoir trouver à chacun la place qui lui revient, lui indiquer la contribution qu'il peut apporter au courant révolutionnaire. Le révolutionnaire, comme le chirurgien, coupe et tranche dans la chair vivante; mais le bon chirurgien, en réalité, la plupart du temps, ne coupe pas, il "clive", il opère un long et patient travail de clivage, avec ses doigts, avec le bout de ses ciseaux mousse, séparant minutieusement les organes, les tissus, pour n'avoir à couper ensuite que le minimum. Après avoir gagné la guerre, il faut apprendre l'art d'user le moins possible de moyens militaires. On ne supprime pas le marché noir en fusillant quelques commerçants ; on ne résout pas automatiquement les problèmes en instituant une vision simplifiante de la lutte pour la libération des pays colonisés, vision qui risque de mener à des solutions autoritaires.

« Le colonialisme n'est pas une machine à penser, n'est pas un corps doué de raison. Il est la violence à l'état de nature et ne peut s'incliner que devant une plus grande violence. »

Cette conception nous paraît dangereuse ;

l'impérialisme a jusqu'ici vaincu à la fois par la violence et par une pensée politique supérieure à celle des régimes qu'il a vaincus, et il continuera à vaincre tant qu'on ne lui aura pas opposé une pensée politique supérieure à la sienne.

JACQUERIE OU RÉVOLUTION ?

CETTE CONCEPTION SIMPLIFIANTE, DANGEREUSE de Fanon culmine dans le paysage :

« Il est clair que dans les pays coloniaux, seule la paysannerie est révolutionnaire. Elle n'a rien à perdre et tout à gagner. Le paysan, le déclassé, l'affamé est l'exploité qui découvre le plus vite que la violence, seule, paye. Pour lui ; il n'y a pas de compromis, pas de possibilité d'arrangement. La colonisation ou la décolonisation, c'est simplement un rapport de forces. »

Seule, la paysannerie est révolutionnaire ! Il faut relire tout le passage consacré au travail militant dans les campagnes pour saisir à la fois la vérité profonde de l'affirmation de Fanon, savoir l'apport inestimable des masses paysannes à la révolution, et les racines de son erreur.

« Rejetés des villes, ces hommes (les militants) se groupent, dans un premier temps, dans les banlieues périphériques. Mais le filet policier les y déniche, et les contraint à quitter définitivement les villes, à fuir les lieux de la lutte politique. Ils se rejettent vers les campagnes, vers les montagnes, vers les masses

paysannes... Le militant nationaliste qui décide, au lieu de jouer à cache-cache avec les policiers dans les cités urbaines, de remettre son destin entre les mains des masses paysannes ne perd jamais. Le manteau paysan se referme sur lui avec une tendresse et une vigueur insoupçonnées... Oubliés les cafés, les discussions sur les prochaines élections, la méchanceté de tel policier. Leurs oreilles entendent la vraie voix du pays et leurs yeux voient la grande, l'infinie misère du peuple, Ils se rendent compte du temps précieux qui a été perdu en vains commentaires sur le régime colonial... Ils comprennent, dans une sorte de vertige qui ne cessera plus de les habiter, que l'agitation politique dans les villes sera toujours impuissante à modifier, à bouleverser le régime colonial. »

La description du moment de la rencontre entre les masses paysannes et le militant révolutionnaire est inexacte. Dans les campagnes, l'appareil policier et administratif du colonialisme exerce une emprise infiniment plus lâche que dans les villes, mais il ne faut pas croire que, réfugié dans les villages, le militant aura la tâche facile, un terrain tout préparé, des masses prêtes à l'accueillir et à se soulever à son appel. Le paysan, de lui même, ne peut jamais avoir une conscience révolutionnaire ; c'est le militant venu des villes qui devra détecter patiemment les éléments les plus doués dans la paysannerie pauvre, faire leur éducation, les organiser, et c'est seulement après une longue période de travail politique qu'on peut mobiliser la paysannerie. — Loin de nous l'idée de minimiser les

capacités révolutionnaires de la paysannerie. Il y a longtemps déjà que Marx avait insisté sur l'échec de la commune de Paris. Dû à la non-participation des masses paysannes, que Lénine avait posé comme base du mouvement révolutionnaire l'alliance des ouvriers et des paysans. Dans les colonies à un moment donné « *la libération nationale ne fait qu'un avec la révolution agraire.* » (Thèse complémentaire du II^e congrès de l'internationale communiste). Le Parti Communiste Viêtnamien fondé en 1930, aidé dans ce sens par l'internationale communiste a été le premier parti vietnamien à définir un programme agraire précis et à se donner comme objectif la mobilisation des masses paysannes en vue de la libération nationale. La révolution nationale, anti-impérialiste et la révolution agraire, anti-féodale sont étroitement liées, mais on ne saurait réduire l'un à l'autre, car il y a, contrairement à ce qu'affirme Fanon, d'autres classes révolutionnaire dan le contexte d'une société coloniale. Voici ce qu'écrit Trường Chinh³, théoricien de la révolution vietnamienne :

« Qui doit mener la révolution pour renverser l'impérialisme et le féodalisme ? Les quatre classes qui constituent le peuple : la classe ouvrière, la classe des paysans travailleurs, la petite bourgeoisie, la bourgeoisie nationale. Elles constituent les forces de la révolution. Quant à la force motrice de la révolution, elle est constituée de la classe ouvrière, la classe paysanne, la petite bourgeoisie. Le rôle

3 — Trường Chinh (Longue Marche en vietnamien) pseudonyme de Đặng Xuân Khu (1907-1988), était un politicien comuniste vietnamien qui reprit les postes de secrétaire general du Parti des Travailleurs du Viêtnam et de President du Viêtnam.

dirigeant revient à la classe ouvrière. La classe des paysans travailleurs forme la principale armée de la révolution. La petite bourgeoisie et la bourgeoisie nationale sont les alliées de la classe ouvrière, avec cette différence toutefois que la bourgeoisie nationale est un allié conditionnel » — (in *Học Tập*, revue mensuelle du Parti des Travailleurs du Viêt Nam, janvier 1960).

Nous sommes ici à l'opposé de la conception fanonienne :

« Dans les territoires coloniaux, le prolétariat est le noyau du peuple colonisé le plus choyé par le régime colonial. Le prolétariat embryonnaire des villes est relativement privilégié... Dans les pays colonisés, le prolétariat a tout à perdre. Il représente en effet la fraction du peuple colonisé nécessaire et irremplaçable pour la bonne marche de la machine coloniale : conducteurs de tramways, de taxis, mineurs, dockers, interprètes, infirmiers etc. Ce sont des éléments qui constituent la clientèle la plus fidèle des partis nationalistes et qui par la place privilégiée qu'ils occupent dans le système colonial constituent la fraction "bourgeoise" du peuple colonisé. »

Il y a d'abord erreur à ranger dans la même classe sociale les dockers et mineurs avec les interprètes et les infirmiers. Les premiers constituent le prolétariat vrai, la classe ouvrière industrielle, (dans les colonies, il faut aussi ranger dans cette classe les ouvriers des grandes plantations); les seconds font partie de la petite bourgeoisie, elle aussi révolutionnaire, mais

avec moins de résolution et d'esprit de suite. On croit rêver en lisant qu'il faut quitter les villes pour pouvoir se rendre compte de la misère infinie des peuples coloniaux, que les mineurs et dockers constituent une classe choyée par le colonialisme, et qu'ils ont tout à perdre en renversant le régime colonial. Pour valoriser sa thèse de la révolution paysanne, Fanon a été conduit à nier toute capacité révolutionnaire à la classe ouvrière. — La classe ouvrière, dans les colonies, ne constituent pas une classe privilégiée au sens où l'entend Fanon, c'est à dire choyée par les colons ; elle est privilégiée au sens révolutionnaire du mot, par le faite qu'elle est mieux placée pour voir de près les mécanismes de l'exploitation coloniale, pour concevoir le chemin de l'avenir pour l'ensemble de la société. Dans une perspective révolutionnaire, les mineurs ou les dockers sont beaucoup mieux placés que le médecin ou l'avocat, ou que le petit paysan perdu dans son village. Le paysan pauvre peut être un patriote et mourir héroïquement fusil à la main, mais s'il reste un paysan, il ne saurait diriger le mouvement révolutionnaire. Il faut soigneusement distinguer entre les forces motrices de la révolution et celles qui la dirigent. Il y avait tout au long de l'histoire des révoltes paysannes, des jacqueries qui finissaient toujours dans l'anarchie au profit d'éléments féodaux. Jamais encore, des paysans pauvres n'avaient pu mener à bien une révolution pour leur propre compte. — Dans le monde moderne, les paysans français de 1789 avaient obtenu la terre en ralliant la révolution bourgeoise, les paysans russes se sont libérés en se battant sous la direction du Parti bolchévique, les paysans chinois et

viêtnamiens en suivant le parti ouvrier de ces pays. Le Parti des Travailleurs du Viêtname, par exemple compte 75% de paysans sans ses rangs, l'Armée populaire viêtnamienne est à 90% composée de paysans mais la direction révolutionnaire ne s'est pas définie comme une direction paysanne, et les dirigeants s'efforcent d'inculquer aux militants une idéologie qui ne soit pas paysanne, mais ouvrière. — Car la révolution qui doit s'opérer dans les pays coloniaux à l'heure actuelle n'est pas seulement nationale ; elle doit être moderne. Cette dimension moderne ne peut être conçue par la paysannerie ; elle ne peut être apportée aux pays que par la bourgeoisie ou la classe ouvrière. Il y a bien des chances pour que la bourgeoisie des pays coloniaux, quand elle prend la direction du mouvement national, soit ensuite complètement incapable de moderniser le pays. Cela, Fanon l'a bien vu. — Pourquoi a-t-il alors commis l'erreur de concevoir la paysannerie comme la seule classe révolutionnaire ? Nous croyons que Fanon qui s'était engagé dans la lutte révolutionnaire, dans sa phase exaltante de la lutte armée, a érigé dans la lutte révolutionnaire, dans sa phase exaltante de la lutte armée, a érigé en absolu ce moment du mouvement révolutionnaire et perdu de vue le déroulement historique dans son ensemble. — Quand le mouvement révolutionnaire doit mener une lutte armée de longue durée, le modèle de la révolution soviétique de 1917, basée essentiellement sur l'insurrection armée du prolétariat citadin, n'est plus valable. La création de bases révolutionnaires dans les campagnes pour une longue durée devient une nécessité, comme en Chine, au Viêtname, à Cuba,

en Algérie. Les paysans pauvres sont les éléments prédominants dans les organisations révolutionnaires, les batailles se déroulent dans les campagnes, la victoire vient des campagnes pour gagner seulement en fin de compte les villes. Toutes ces conditions donnent lieu à certaines illusions ou erreurs d'optique. On finit par croire que seuls les paysans font la révolution et que la classe ouvrière et la petite bourgeoisie des villes sont assoupies. — En fait, les bases révolutionnaires rurales sont dirigées par des militants par un parti formé dans les villes venant des villes, et qui vont modeler le monde paysan à leur image : les paysans vont non pas imposer leurs conceptions, mais se mettre à l'école de ces ouvriers, de ces intellectuels venus des villes. C'est dans la mesure où ces hommes venus des villes arrivent à transformer les milieux paysans que la révolution peut avancer. Les bases révolutionnaires rurales ne sont pas une création paysanne. — Et pendant toute la durée de leur existence, ces bases ne gardent toute leur vitalité que dans la mesure où elles sont en osmose constante avec le mouvement révolutionnaire des villes. Même le lointain Yan'an recevait des messages et des hommes dans la discontinuité de Shanghai située à plusieurs milliers de kilomètres ; sans cette osmose Yan'an serait devenu le refuge d'une simple secte, coupée de l'évolution historique, destinée tôt ou tard à dépérir⁴.

Pour le Viêtnam, nous avons toujours connu un va-et-vient incessant entre les villes occupées par la troupe française et les campagnes plus ou moins

4 — *Yan'an était la base où le Parti Communiste chinois s'était installé pendant une longue période, alors qu'il était pourchassé par les troupes nationalistes.*

libérées ; le mouvement révolutionnaire des villes n'avait à aucun moment cessé de ravitailler les maquis en médicaments, en machines, en renseignements et en hommes. Aujourd'hui au Sud-Viêt-nam, bien que le Front national de libération ait ses bases dans les villages, Saïgon est quotidiennement couverte de tracts. Secouée de grèves, de manifestations. On peut participer à la révolution en distribuant un tract, en collant une affiche, en retardant la réparation d'un camion ou d'un tank de l'adversaire, en allant discuter avec un bourgeois pour le dissuader de collaborer avec l'ennemi. — L'erreur d'optique consiste à ne voir que le côté spectaculaire des choses, dresser une embuscade derrière un buisson est certes plus romantique que d'inscrire un slogan sur les murs, mais pouvoir distribuer des tracts, inscrire des slogans, organiser des grèves dans une ville quadrillée par une police implacable demande plus encore de courage et d'esprit d'organisation, bref nécessite un niveau de conscience révolutionnaire plus élevé. — Nous ne croyons pas que les dockers d'Oran, les ouvriers d'Alger, ou les ouvriers algériens en France soient restés les bras croisés pendant toute la durée de la guerre ; les grandes manifestations de décembre 1960, leur parfaite organisation prouvent qu'elles n'ont pas écloré spontanément, mais qu'elles ont été le fruit d'un travail mené depuis des années. Sous-estimer ce travail souterrain pour ne voir que ce qui se passe sur les champs de bataille peut conduire à des erreurs de direction dans l'orientation du mouvement révolutionnaire. — Nous croyons que dans la période actuelle, dans les pays coloniaux, les masse-paysannes

en mouvement, si elles ne suivent pas la direction de la classe ouvrière, tombent, inévitablement sous l'influence de la bourgeoisie. Ou pis est, elles peuvent fournir des troupes à des féodaux, sous le truchement de sectes religieuses. — Les militants révolutionnaires doivent coller de toutes leurs fibres aux masses paysannes, mais en même temps, ne pas se laisser empêtrer dans les rets idéologiques de la paysannerie. Le paysan est un homme qui, au départ, s'éveille difficilement aux idées nouvelles ; mais quand les masses paysannes, dans leur ensemble, bougent, elles ont tendance à foncer comme un immense rouleau compresseur. Or la révolution, même quand elle prend la forme d'une lutte armée, est une action multiforme, nuancée, s'appuyant avant tout sur une connaissance scientifique de la dialectique sociale ; plus cette connaissance est précise et fine, plus la révolution sera économique. Il est probable que certains aspects négatifs de la révolution chinoise sont dus à une emprise paysanne trop forte, à un séjour trop prolongé de nombreux dirigeants et militants dans les campagnes. La tendance à distribuer les revenus à parts égales, à organiser prématurément les cantines, les dortoirs collectifs dans les communes populaires par exemple, est un aspect de l'esprit paysan traditionnel. Lorsque le Comité central du Parti communiste chinois met en garde les dirigeants des communes populaires contre ces tendances, c'est au nom d'une idéologie non paysanne, au nom de l'idéologie ouvrière qu'il opère la rectification. — Une révolution purement paysanne ne peut qu'être une jacquerie sans lendemain.

INCERTITUDES

La partie la plus faible du livre reste sa conclusion, bâtie sur une revendication exaspérée de spécificité du Tiers Monde contre l'Europe.

« Le Tiers Monde est aujourd'hui en face de l'Europe comme une masse colossale dont le projet doit être d'essayer de résoudre les problèmes auxquels cette Europe n'a pas su apporter de solutions... Tâchons d'inventer l'homme total que l'Europe a été incapable de faire triompher... Il s'agit pour le Tiers Monde de recommencer une histoire de l'homme... (...). — On a pu penser généralement que l'heure était venue pour le monde, et singulièrement pour le Tiers Monde, de choisir entre le système capitaliste et le système socialiste. Les pays sous-développés qui ont utilisé la compétition féroce qui existe entre les deux systèmes pour assurer le triomphe de leur lutte de libération nationale doivent cependant refuser de s'installer dans cette compétition. Le Tiers Monde ne doit pas se contenter de se définir par rapport à des valeurs qui l'ont précédé. Les pays sous-développés au contraire doivent s'efforcer de mettre à jour des valeurs qui leur soient propres, des méthodes, un style qui leurs soient spécifiques. Le problème concret devant lequel nous nous trouvons n'est pas celui du choix coûte que coûte entre le socialisme et le capitalisme tels qu'ils ont été définis par des hommes de continents et d'époques différents. »

L'appel est vague, ne fournissant aucune indication

précise pour l'action, parce que l'analyse est fausse. Autant la revendication d'originalité nationale pour chaque peuple est juste, autant la notion d'un « *Tiers Monde doté de qualités spécifiques, appelé par le destin à rénover l'humanité par le seul fait d'être Tiers Monde* », est vide de contenu. Fanon a raison de tonner contre ceux qui en Asie ou en Afrique singent l'Europe capitaliste et bourgeoise, ceux qui forment leurs hommes politiques ou leurs militaires à l'image des "*betteraviers*" français ou des officiers de Sa Majesté britannique. — Mais la notion de Tiers Monde ne saurait donner un contenu positif, suffisamment riche et dynamique pour asseoir une politique de développement historique. Elle se réduit à deux composantes : pauvreté et neutralité internationale. Nous sommes pauvres, nous sommes neutres, développons ces deux qualités spécifiques, ces deux vertus originales qui font de nous des nations privilégiées. La pauvreté est un legs de l'histoire, la neutralité est tout juste une notion de stratégie internationale, un moment de l'histoire actuelle. Mettons-nous dans la peau d'un paysan, d'un petit commerçant africain ou vietnamien ; si on lui dit ; Bâtitsons un pays capitaliste, ou un pays socialiste, il sait à quoi s'en tenir, dans quelle voie il faut avancer, quelles démarches pratiques il faut suivre. Mais l'injonction « *soyons tiers monde, restons-le* » le laisse devant un vide, qui le conduira tout juste à piétiner sur place. — C'est qu'on ne recommence pas l'histoire, comme le prétend Fanon. On se situe dans le courant de l'histoire, ou plutôt il faut savoir se situer dans premier courant de l'histoire. Quelle que soit la

haine qu'on puisse nourrir contre l'impérialisme, le premier devoir, pour un Asiatique ou un Africain, est de reconnaître que depuis trois siècles, c'est l'Europe qui avait été à l'avant-garde de l'histoire. L'Europe a au moins lancé sur l'arène historique deux valeurs qui manquent encore à maintes nations asiatiques ou africaines ; deux valeurs qui sont conjointes, même si à certains moments, ou en certains endroits, elles n'étaient pas nécessairement liées : la rénovation des forces productives, et la démocratie. — Il ne sert à rien d'affirmer comme Fanon l'a fait que l'auto-critique existait déjà dans les communautés traditionnelles africaines ; Fanon rejoint ici les nationalistes vietnamiens qui prétendaient que la démocratie la plus complète régnait déjà dans les villages du Viêtnam, ou les Indiens qui affirment qu'il suffit de suivre les religions traditionnelles pour déboucher dans le socialisme, et qu'il n'y a pas à imiter l'Occident en matière de démocratie. Autant dire que l'atome dans sa réalité complexe était déjà découvert par les Grecs et que la science moderne ne nous a rien appris de nouveau. — Ce refus des valeurs modernes, motivé par leur origine européenne, chez des hommes de bonne volonté comme Fanon, risque de faire le jeu de certains qui brandissent les valeurs traditionnelles afin de camoufler une politique franchement réactionnaire. Ceux des Vietnamiens qui prétendaient que le peuple vietnamien n'avait pas à prendre des leçons de démocratie en Europe refusaient purement et simplement la réforme agraire. Lorsque Nehru refuse de donner au mot socialisme une définition claire, définition que l'Europe a déjà

mise au point, il cherche simplement à masquer le fait qu'en Inde, les grandes compagnies Tata, Birla et autres, et les propriétaires fonciers continuent à percevoir leurs bénéfices, rentes et fermages, pendant qu'on assigne au peuple la charge de trouver une "voie indienne" vers le socialisme, dans le brouillard et la confusion. Choisir le capitalisme ou le socialisme après l'avènement de l'indépendance ne consiste pas simplement, comme le croit Fanon, à pencher du côté des États-Unis ou de l'Union soviétique. C'est d'abord et ayant tout un problème intérieur. C'est décider dans quelle voie on va moderniser le pays, rénover toutes les vieilles structures, impulser la culture, quelle place, quel rôle on va accorder à chaque couche de la société, aux femmes, aux religions, aux minorités ethniques, à la langue nationale, au folklore etc... Pour un paysan, un ouvrier, un intellectuel, un commerçant d'un pays devenu indépendant, ce sont là des problèmes quotidiens qui demandent une solution urgente. Bâtir une économie indépendante, une culture nationale sont des impératifs urgents pour tous les pays colonisés qui accèdent à l'indépendance ; encore faut-il donner un contenu à ces notions. Et on ne saurait éluder le choix : capitalisme ou socialisme ? Que chaque pays arrive au socialisme ou au capitalisme par des formes, des cheminements différents, nous ne le contestons guère ; mais fondamentalement, sur le plan historique, les lois qui régissent l'évolution des sociétés sont les mêmes. L'originalité des nations et des peuples ne contredit pas l'universalité des lois historiques ; les révolutions doivent s'opérer sur la base d'une revendication de dignité humaine, mais aussi

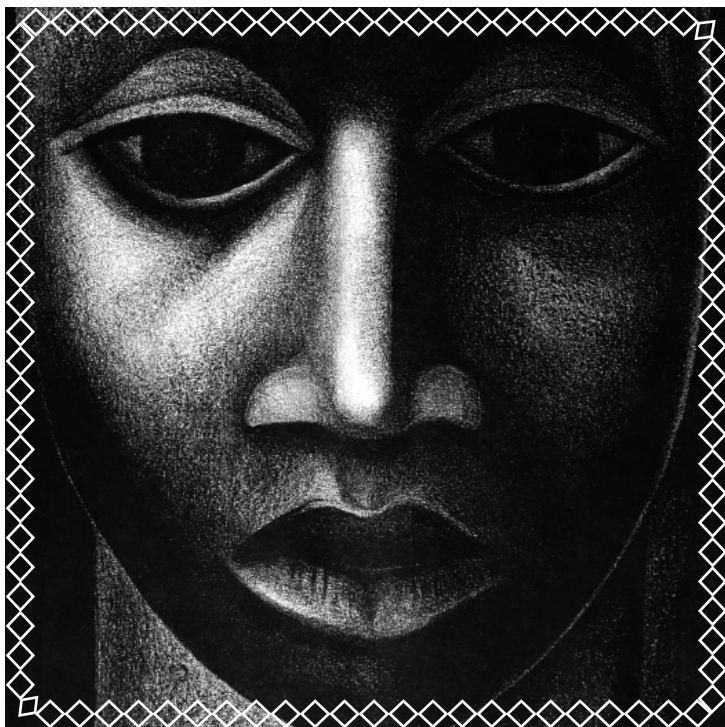
sur la base d'une science historique. Il n'y a aucune honte à utiliser une science même quand elle a été mise au point par des hommes d'un autre continent. Capitalisme et socialisme, dans notre monde actuel, ont un sens précis. Choisir le capitalisme, c'est opter pour un système où la propriété individuelle doit être respectée, où le placement des capitaux en vue du profit est le moteur de l'évolution économique. Choisir le capitalisme, c'est opter pour un système où la propriété individuelle des moyens de production, usines, mines, banques, terres, maisons de commerce doit être respectée, où le placement des capitaux en vue du profit est le moteur de l'évolution économique. Choisir le socialisme, c'est viser à collectiviser les moyens de productions, à éliminer le profit comme moteur économique, à rétribuer chacun selon son travail, et non selon la part des capitaux qu'il a apportée. — L'Inde, par exemple, quelle que soit la part prise par le capitalisme d'État et les subtilités des explications de ses dirigeants a choisi la voie capitaliste, et non une troisième voie. Un industriel est un commerçant habiles, muni de capitaux y a toute les chances pour agrandir peu à peu son pouvoir économique, un petit commerçant peut rêver un jour un capitaliste ; il ne faut pas s'étonner si des ingénieurs indiens ont préféré faire du commerce, dans un pays qui souffre d'une pénurie intense de techniciens. L'existence d'un secteur d'État dans l'économie n'influe pas sur la nature du régime, étant donné le caractère de cet État. Les difficultés d'une étape peuvent amener l'État à prendre en charge des investissements non rentables, ou à nationaliser certains secteurs sous la pression de

l'opinion ; mais la question fondamentale reste : savoir si cette machine d'État sert à favoriser le capitalisme privé ou à le faire disparaître. Le gouvernement indien vise-t-il à faire disparaître les grands trusts, les compagnies privées commerciales et industrielles, ou crée-t-il simplement un cadre dans lequel toutes ces entreprises peuvent vivre et prospérer ? Lorsqu'il fait tirer sur les paysans du Tèlangana ou sur les ouvriers de Calcutta, cherche-t-il simplement à "rétablir l'ordre" en général, ou l'ordre nécessaire au bon fonctionnement des entreprises privées ? — Choisir le socialisme, c'est certes instituer un régime économique donné, mais pour y parvenir il faut aussi briser la résistance de ceux qui s'y opposent, donc instituer une machine d'État adéquate. Il ne s'agit pas d'organiser des kolkhozes, de bâtir des métro-palaces, exactement comme en Union soviétique, de supprimer immédiatement le commerce de l'industrie privées, mais la voie qu'a suivie l'Union soviétique, les méthodes de pensée et d'action qui ont inspiré Lénine ou Máo Zédōng ont une valeur universelle. Les notions sur les relations dialectiques entre forces productives et rapports de productions, entre classe de l'État, les principes de l'action de masse, les règles économiques de rétribution du travail dans une économie socialiste, la vigilance à l'égard des manœuvres contre révolutionnaires fomentées par l'impérialisme ou ses plans de guerre, les règles du centralisme démocratique dans l'organisation d'un parti de guerre, les règles du centralisme démocratique dans l'organisation d'un parti politique sont des notions théoriques d'une valeur inestimable pour les militants d'un pays qui veut avancer rapidement.

Pourquoi les refuser sous prétexte qu'elles ont été mises au point par des Européens ? La mobilité sociale, la rapidité de l'évolution historique sont devenues des réalités en Europe depuis le XVII^e siècle, alors que les sociétés asiatiques ou africaines ont connu pendant cette époque une relative stagnation ; il n'est donc pas étonnant que la connaissance des lois fondamentales de l'histoire nous soit venue d'Europe. — Aujourd'hui, les pays asiatiques et africains se mettent à leur tour à bouger, et parfois plus rapidement que l'Europe ; ce n'est pas en "*recommençant l'histoire*" que ces pays pourront enrichir le trésor commun de l'humanité. Leur expérience sera d'autant plus enrichissante qu'elle s'appuie sur les bases pratiques, techniques et théoriques que l'Europe avait déjà mises au point, pour les adapter aux particularités de chaque pays, et les parfaire. — L'œuvre de Fanon, dans une certaine mesure, reflète les lumières apportées par la grande révolution algérienne ; elle en reflète aussi, dans une certaine mesure, les incertitudes. Les masses algériennes, rurales et citadines, ont été mobilisées à une échelle sans précédent ; elles ont fait preuve d'un héroïsme et d'une combativité exemplaires. Les chefs et militants de la révolution algérienne ont fait la preuve de leur esprit de sacrifice, de leurs capacités d'organisation, de leur sens politique. — Mais les amis du peuple algérien ne sont pas sans inquiétude. L'impérialisme a plus d'un tour dans son sac, les forces rétrogrades en Algérie même ne sont pas encore complètement extirpées. L'acquis de la révolution algérienne est immense. Mais l'édifice reste fragile. Il suffit d'un faux pas, d'une fausse manœuvre pour

donner prise au néo-colonialisme, pour décourager les masses. Limiter la dimension internationale de la révolution algérienne au Tiers Monde, comme le fait Fanon, ou l'arabisme comme le veulent certains, c'est l'amputer, la mutiler ; lui donner comme seule perspective la spécificité du Tiers Monde ou le culte des valeurs arabes, c'est, nous le disons avec franchise, le lancer dans une impasse. — Ainsi Frantz Fanon n'a pas exprimé tous les aspects de la révolution algérienne. La lutte, dirigée par le F.L.N. Pendant huit années, a enrichi l'expérience révolutionnaire mondiale. L'histoire en reste à faire.





ELIZABETH CATLETT — *Negro es Bello (détail)*

J.S

POURQUOI
FANON ?



« Huey a parlé sans discontinué de Castro, de la Chine, de « The Great Beast » d'Aleister Crowley, et maintenant il me dit que je dois étudier le livre d'un psychiatre algérien, « Qu'est-ce qu'un psychiatre algérien peut connaître de l'Amérique? -Parce qu'il parle de nous. Les damnés de la terre. C'est ce que nous sommes, David. »

— David Hilliard, *This Side of Glory*, Boston, 1993

« L'aliénation intellectuelle est une création de la société bourgeoise. Et j'appelle société bourgeoise toute société qui se sclérose dans des formes déterminées, interdisant toute évolution, toute marche, tout progrès, toute découverte. J'appelle société bourgeoise une société close où il ne fait pas bon vivre, où l'air est pourri, les idées et les gens en putréfaction. Et je crois qu'un homme qui prend position contre cette mort est en un sens un révolutionnaire. »

— F. Fanon, *Peaux noires, masques blancs*, Paris, 1952

FRANTZ FANON EST UN NOM DU PANTHÉON RÉVOLUTIONNAIRE. Il est mort en 1961 mais il reprend vie régulièrement, lorsque l'enfer que vit la majorité du monde se transforme en soulèvement, comme depuis 2005 avec le mouvement des résidents des bidonvilles d'Afrique du Sud (Abahlali baseMjondolo)¹. Le nom de Fanon résonne avec une aura immense, des banlieues françaises aux barrios et favellas sud-américaines, et partout où les masses ressentent le besoin "biologique" de "s'engouffrer dans les villes interdites" et d'envahir les citadelles de la bourgeoisie. Le mouvement Black Lives Matter a souvent invoqué le nom de Fanon. Son analyse de la vulnérabilité des corps noirs menacés d'exécutions sommaires est revenue s'imposer dans le brasier de la révolte. Mais le nom de Fanon est aussi un nom qui porte en lui des équivoques. Il peut être revendiqué à bien des égards par des courants révolutionnaires mais il est aussi brandi par tout un déplorable théâtre de la contestation petite-bourgeoise. C'est

cette équivoque qu'il faut lever. Que pensait vraiment Fanon ? Quelle est la force et les limites de sa pensée pour nous aujourd'hui ? — La réaction de la bourgeoisie impérialiste à son égard le désigne clairement comme un potentiel danger. Fanon l'a toujours horrifiée. En particulier, le Fanon de la magnifique défense de la violence des opprimés, une conception encore jugée inacceptable aujourd'hui. Et pour cause. La bourgeoisie, ses intellectuels stipendiés et ses fondés de pouvoir, sont horrifiés par le spectre d'un renversement historique fatal, car en premier lieu la hantise profonde de toute classe dominante, historiquement condamnée, est qu'elle puisse perdre "le monopole de la violence légitime". D'ailleurs, quand la nouvelle de la mort de Fanon parvint à Paris en 1961, la police commença à saisir les exemplaires Des Damnés de la Terre pour "atteinte à la sûreté de l'État". Même

1 — « Nous lisons Fanon parallèlement à ce que nous faisons. Fanon est dans les baraquas. Fanon fait partie de la lutte générale, il pense avec le peuple. Pour nous, cela n'a pas de sens d'utiliser une théorie pour évaluer une autre théorie. Nous essayons de faire entrer toute théorie de la liberté vivante, toute théorie de l'égalité réelle, toute théorie d'un communisme vivant, en dialogue avec notre politique vivante ». — S. Zikode, premier président d'Abahlali, 2011.

En Afrique du Sud, l'accord pour les premières élections démocratiques en 1994 signifiait aussi ce que les États-Unis ont appelé un « pacte des élites » qui est leur politique promue lors des « transitions politiques » dans laquelle on doit assurer que les élections s'accordent bien avec le maintien des institutions

économiques dominantes (compagnies minières et banques en particulier dans le cas sud-africain). Les dirigeants de l'ANC et ceux du SACP (parti communiste) ont avalisé ce cadre tout en promettant une vaste redistribution des richesses. Mandela a demandé aux masses noires pauvres de « patienter 10 ans » pour voir les fruits de la libération politique. Sa promesse était celle d'un droit universel à la gratuité d'un logement pour tous, de l'éducation et de la santé. Mais, 10 ans après, seul le projet explicite de son successeur Mbeki a vu le jour : celui de créer une bourgeoisie noire à travers le plan dénommé Black Economic Empowerment (BEE). Les luttes actuelles des laissés pour compte de la "nation arc-en-ciel" méritent la plus grande attention de notre part.

mort, Fanon n'était pas publiable, encore moins assimilable, d'autant moins que les *"années de braise"* se poursuivaient en Algérie et ailleurs. Depuis, Fanon est devenu le nom d'une thèse jugée scandaleuse par les défenseurs de *"l'Empire du Bien"* : la Civilisation impérialiste périra, depuis les pays dominés, des mains même de ceux qu'elle a écrasés. Ce cauchemar bourgeois est le rêve fanonien de libération humaine.

— Pour d'autres raisons, sa mémoire pose d'éminents problèmes sur des scènes sur lesquelles il devrait être honoré. Fanon n'est pas fêté comme un héros national en Algérie, où sa place de révolutionnaire internationaliste reste marginale, malgré son statut de cadre du F.L.N. et de responsable du journal du mouvement El Moujahid. Ni aux Antilles d'ailleurs où le choix de *"l'assimilation"* depuis 1946 s'oppose à ses options indépendantistes. On peut alors le commémorer, mais en catimini, et en le vidant de sa substance. Il s'agit en somme d'effacer ou de momifier soigneusement sa pensée et son action. Aux Antilles, on peut parler de son combat contre le racisme, mais son acharnement anticolonialiste gêne les officiels de tous bords. Il est une mauvaise conscience des partisans de l'assimilation à la République française. — Du côté de ceux qui se réclament de lui et de sa pensée, l'affaire est plus complexe. La question de l'héritage de Fanon se pose en des termes extrêmement divers. Le plus souvent on ampute ce qu'il a dit afin de l'adapter à des conceptions subjectivistes actuelles (sur les banlieues, sur la condition noire, sur le *"Tiers-Monde"*). Car il y a plusieurs manières d'honorer ou de liquider la mémoire des révolutionnaires ou d'en falsifier la

réelle portée. De leur vivant, les révolutionnaires sont jugés en parias voire en monstres. Mais si leurs projets n'ont pas abouti, il est fréquent, après leur mort, de les ignorer comme un phénomène du passé, de les mythifier comme des héros hors-sols ou de les transformer en icônes inoffensives. Trois manières de trafiquer les cadavres. — C'est bien sûr ce qui arrive à Fanon lorsque des gestionnaires du Capital et des institutions françaises prétendent commémorer Fanon en métropole ou aux Antilles. Le journal martiniquais *Patriyo!*², rappelle souvent que les commémorations de Fanon qui ne seraient pas liées à l'œuvre et au programme de destruction de la colonisation française et de l'impérialisme sont aux antipodes de la démarche fanonienne. — Autre scène de théâtre, même finalité. Aujourd'hui, dans le milieu "militant", les appropriations "radicales" de Fanon tournent le plus souvent autour de la question raciale dite post-coloniale. Seuls quelques passages de Peaux noires, masques blancs servent d'étendard existentialiste (ce que cela fait d'être noir) au détriment de l'objectif toujours affiché par Fanon lui-même, celui de l'émancipation de tout système de domination et d'exploitation, à commencer par la matrice capitaliste qui entretient et engendre les autres monstres. On perçoit la réduction fantastique

2— *Organe du PKLS, Parti Communiste pour L'indépendance et le Socialisme, un mouvement fondé par Marcel Manville, compagnon d'arme de Fanon et fondateur du Cercle Frantz Fanon. On peut lire de lui un ouvrage fondamental pour comprendre la lutte indépendantiste aux Antilles : Les Antilles sans fard, publié en 1992 aux éditions l'Harmattan. On trouve aussi dans ce texte les raisons de la désillusion de la jeunesse révolutionnaire martiniquaise vis-à-vis d'Aimé Césaire qui a accepté le nouveau pacte colonial de la « départementalisation ».*

mais logique de Fanon. Il faut un Fanon amputé pour tous ceux qui ne pensent pas dans les termes de la "vieille" lutte des classes et donc en termes de stratégie révolutionnaire mais uniquement en termes petit-bourgeois de rupture symbolique et de subjectivités blessées. — Le livre *Peaux noires, masques blancs*, publié en 1952 et qui analyse le racisme colonial et ce qu'il engendre, sera survalorisé aujourd'hui alors que les *Damnés de la Terre*, publié en 1961, sera plus ou moins laissé de côté. Démarche, on y reviendra, qui est la situation inversée de celle suivie par le Black Panther Party (B.P.P.) à la fin de la décennie 1960. Et en effet, ce qui distinguait de prime abord la démarche du B.P.P. de toutes les écuries actuelles des courants « *postcoloniaux* » ou « *décoloniaux* », c'est que le B.P.P. se posait explicitement comme acteur de la révolution prolétarienne mondiale et non comme un promoteur d'une place enfin respectée et respectable au sein du système capitaliste. Le choix plus ou moins conscient, plus ou moins assumé, de déconnecter Fanon de ses propres références explicites au courant révolutionnaire et au marxisme est d'ailleurs une des caractéristiques de ses prétendus défenseurs actuels. — Il y a donc quelque chose de pourri au royaume des commémorations de Fanon. Or, si on veut parler de mémoire, il serait utile de se rappeler que les débats débutés dans les années 1960 sur Fanon portaient essentiellement sur sa la question de sa contribution à la stratégie de la révolution mondiale. On lisait dans cette optique Fanon, du Viêtnam aux États-Unis, de l'Afrique à l'Amérique du Sud. Il faut renouer selon nous avec cette façon de voir. Formuler les thèses de

Fanon et les évaluer dans cette optique, tel est notre objectif. On peut noter d'ailleurs que, dès cette période, la réflexion sur Fanon dépassait le cadre de la seule lutte anticoloniale et que les analyses de Fanon servaient à ceux qui souhaitaient comprendre le sort et le potentiel politique des couches les plus écrasées du prolétariat dans les centres impérialistes. — C'est à ce niveau qu'il faut se placer pour honorer et évaluer son héritage. C'est notre façon présente de comprendre sa pensée et son action, sa puissance comme ses impasses. C'est ce qui décide si ce passé révolutionnaire est pour nous mort ou vivant. La pensée de Fanon doit être connue et elle doit être passée au crible de la critique si ce qui nous intéresse véritablement c'est une stratégie révolutionnaire pour aujourd'hui, en particulier ici, au cœur des métropoles impérialistes. — Après une évocation du parcours et de la pensée de Fanon en tant que théoricien politique, nous aborderons les thèses essentielles que l'on trouve dans les *Damnés de la Terre* pour nous concentrer finalement sur deux questions qui ont un écho particulier aujourd'hui : la théorie de la violence et le potentiel révolutionnaire qu'il faudrait attribuer au lumpenproletariat.

FANON COMME THÉORICIEN

IL EXISTE MILLE ET UNE MANIÈRES DE COMPRENDRE la pensée et l'influence de Fanon selon les aspects que l'on veut mettre en avant dans son œuvre. Il a été psychiatre hétérodoxe, théoricien des racines du racisme, rédacteur en chef de *El Moujahid*,

organe du F.L.N., puis ambassadeur du G.P.R.A. en Afrique. Quelle que soit l'intensité de sa vie de seulement 36 ans (Fanon ne voulait pas "*soutenir*" la révolution nationale algérienne mais la vivre), c'est la portée de sa vie posthume qui est la plus signifiante car il est devenu un nom mondial, un emblème de luttes, d'abord celles des peuples opprimés par l'ordre impérialiste dans la "*zone des tempêtes*" mais aussi dans d'autres luttes, en lien avec les premières, au sein même de plusieurs métropoles impérialistes. Son nom est célébré dans les Caraïbes comme dans le Natal zulu d'Afrique du Sud. Il a été peu lu en France mais beaucoup plus aux États-Unis, où il mort, dans ce "*pays de lyncheurs*" qu'il haïssait mais où il est revenu à la vie à travers les soulèvements des ghettos noirs à la fin des années 1960. Ces multiples facettes de Fanon et de son héritage nécessite de préciser notre propos. — Une grande partie des "*études fanoniennes*" ne nous concerne pas. Ce qui va nous intéresser ici c'est essentiellement, sinon uniquement, la liaison de ses conceptions politiques avec les luttes du prolétariat mondial et avec la stratégie révolutionnaire, indépendamment par exemple des liens datés de Fanon avec l'existentialisme ou de son absence de lien avec la psychanalyse, ou encore son besoin d'identification aux algériens ou son association exclusive au "*monde noir*", etc. C'est la résonance actuelle de ses thèses politiques qui nous intéresse. Toute personne qui veut en finir avec ce monde de mort du capitalisme rencontre un jour ou l'autre Fanon. Toute personne qui veut sortir de la résignation et de la désillusion peut tirer bénéfice d'une évaluation

de la pensée de Fanon. Avec cette petite boussole, nous allons retracer son parcours de théoricien politique. — Fanon est un intellectuel révolutionnaire. Il a produit une œuvre théorique qui va de l'analyse de l'aliénation sociale, en particulier du racisme, à des analyses sur les mouvements de libération nationale dans lesquels il a été pleinement engagé. L'épicentre de ses écrits porte sur l'humiliation générée par la domination coloniale et sur les transformations psychologiques et sociales produites par les révoltes anticoloniales mais tout son propos est tendu vers un but qu'il nomme "*désaliénation*" et qui ne se limite pas au cadre de ladite décolonisation. C'est un militant révolutionnaire "*sans patrie, ni frontières*", né en Martinique mais menant le combat pour l'indépendance algérienne, puis écarté en quelque sorte par le F.L.N. qui en fait un ambassadeur itinérant en Afrique, il a pu connaître, apprendre et défendre des positions d'une grande ampleur géographique et politique. — Il a construit une œuvre dans le contexte d'une maturation de la conscience anticoloniale de la fin de la seconde guerre mondiale à la période des premiers assauts victorieux contre les métropoles coloniales. Son premier livre est publié deux ans avant Diên Biên Phủ, son dernier avant les accords d'Evian et la fin de la guerre de libération algérienne. Sa trajectoire est singulière : enfant des Antilles, il va vivre en Europe avant de s'installer en Algérie et de parcourir l'Afrique à la rencontre des nouvelles forces indépendantistes³. — Sa première conviction est que la théorie doit se mettre au service des questions nouvelles non résolues. Il démissionne en 1956 de

l'hôpital de Blida où il exerce en tant psychiatre en expliquant dans une lettre que le traitement des "autochtones" algériens s'apparente à une tentative de "décérébraliser" et de déshumaniser tout un peuple⁴. Il dénonce ces Français inquiets de "l'Homme", mais singulièrement pas de l'Arabe. Des Arabes ignorés et niés dans le quotidien des 800 000 français présents en Algérie. — La folie est pour lui un des moyens dont dispose les humains pour supprimer leur liberté, la folie prend forme quand la liberté semble impossible. Elle est une violence contre soi quand les autres formes de violence sont impossibles. Fanon, dans un premier temps, insiste avant tout sur l'aliénation culturelle. Selon lui, c'est ce qu'il appelle l'aliénation culturelle qui permet de maintenir les systèmes d'exploitation et d'oppression. La désaliénation ne peut exister que dans le combat politique. — Frantz Fanon suit un long parcours avant de s'engager dans un mouvement de libération nationale. Il vient d'une famille de la petite bourgeoisie antillaise. Il prend conscience du racisme à 15 ans lorsque la marine nationale française envoie ses officiers sous les ordres de Vichy en Martinique. Les officiers rappellent en permanence leur place subalterne aux Antillais noirs, une place assignée par la société coloniale. Malgré l'"intégration" et la volonté forcenée de se distinguer des Africains,

3 — Nous reprenons ici des éléments à Saïd Bouamama (Figures de la révolution africaine, de Kenyatta à Sankara, La Découverte poche) qui présente de façon synthétique et précise la particularité de la vie et de l'apport de Fanon, bien qu'il s'agisse volontairement d'une approche

acritique, dans une visée « d'éducation populaire ».

4 — Lettre au Ministre Résident (1956), extraite de Pour la révolution africaine, recueil de textes d'abord publié en 1964 par les éditions Maspéro, in Frantz Fanon, Œuvres, Ed. La découverte, 2011 p.732

les Antillais restent des "nègres" dans le regard colonial. C'est ce que Fanon nomme une "expérience métaphysique", celle qui porte sur la définition des êtres. En 1943, il s'engage avec d'autres camarades du lycée dans Les Forces Françaises Libres en rejoignant le Maroc puis en participant au débarquement de Provence. Encore ici, il expérimente une fois de plus le racisme, au cœur même des armées de libérateurs. Ses idées humanistes se heurtent à la réalité d'une "répartition raciale de la culpabilité" dans laquelle a lieu le traitement humiliant des Indigènes mobilisés en Afrique du Nord selon des différences de catégories qui hiérarchisent les soldats selon leur origine. Les soldes sont inégales. Dans une lettre à ses parents daté du 12 avril 1945, il leur écrit « *Consolez-vous (s'il est tué au combat) mais ne dites pas qu'il est mort pour la cause* ». Il affirme qu'il s'est trompé et qu'il a cru à une fausse idéologie. Cette idéologie est celle qui anime la contradiction d'une République qui prône son humanisme mais qui exerce une "mission civilisatrice" coloniale dans laquelle le modèle auquel on doit aspirer est de se faire blanc, de faire en tous points comme les blancs, mais dans laquelle ce désir se heurte nécessairement au système inégalitaire coloniale. L'assimilation est à la fois proposée et refusée. — Lors de son retour aux Antilles, avant de retourner en métropole pour ses études de psychiatrie, Fanon va soutenir la candidature de Césaire, candidat du P.C.F. à la mairie de Fort-de France. Aimé Césaire est alors le porte-parole de la négritude, un courant qui refuse les valeurs faussées des Antillais et vise à affirmer l'africanité et la dignité qu'il y a à se dire nègre.

L'inverse serait une forme de l'aliénation, du mépris de soi. Sa formation politique se poursuit lors de ces études de médecine à Lyon, il y devient un militant anticolonial aux côtés des militants du P.C.F. mais sans y adhérer. Fanon est surtout inspiré par le courant existentialiste et cela l'entraîne à brouiller les frontières entre médecine et politique, en se concentrant sur les conséquences psychologiques d'une oppression subie. — Cette première formation intellectuelle explique pourquoi le point de départ de Fanon dans ses œuvres est l'analyse de la personnalité aliénée. Fanon va s'opposer à un courant culturaliste qui explique alors les symptômes mentaux des Nord-Africains ou des malgaches comme des invariants culturels. Il enrichit son analyse par son expérience à Blida mais aussi au fond du bled de Kabylie où il assiste à des guérisons par des "*crise cathartiques*" et de la "*magie blanche*" lui montrent qu'il partage avec les traditions algérienne un postulat : les Algériens à travers ces cérémonies tenaient les "*génies*" pour responsables de la maladie mentale et non les malades eux-mêmes. C'est au final une attitude plus tolérante envers la maladie mentale. Pour Fanon, les symptômes mentaux sont à replacer dans une vie faite d'oppression ayant pour effet que la première rencontre du colonisé avec lui-même se fera sur un mode névrotique. Sur le plan collectif, les symptômes ne sont pas des lésions objectivables, mais ils proviennent d'une domination subie. — Il analyse cette aliénation dans *Peaux noires, masques blancs*, son premier ouvrage publié en 1952. Il y analyse les conduites identitaires de honte de soi des Noirs comme le résultat de la domination coloniale. Il

affirme aussi que la véritable désaliénation ne peut venir que d'une prise de conscience des réalités économiques et sociales. Le complexe d'infériorité qu'il observe vient donc en premier lieu d'un processus économique, puis celui-ci est intériorisé, il est "épidermisé". Autrement dit, le complexe d'infériorité n'existe pas avant la colonisation contrairement à ce que suppose les théories psychologiques culturalistes comme celle d'Octave Mannoni que Fanon critique. — Pour Fanon, les comportements identitaires sont le résultat de la domination coloniale, celle-ci plonge le dominé dans la haine de soi. Cette analyse de l'aliénation culturelle s'oppose aussi aux conceptions de la négritude défendues par Léopold Sédar Senghor, le futur président du Sénégal en 1960. La négritude est une étape et elle est une réponse affective à l'insulte que l'homme blanc faisait à l'humanité en infériorisant les Noirs. Mais cette réaction est un enfermement si elle essentialise le Noir et le Blanc. La quête éperdue d'un passé révolu est aussi un éloignement du combat actuel. Il n'y a pas d'essence blanche ou d'essence noire, ce qui existe ce sont des conditions historiquement situées. « *Sont désaliénés nègres et blancs qui auront refusé de se laisser enfermés dans la tour substantialisée du passé* » dit Fanon qui ne veut être l'homme d'aucun passé. « *Je ne suis pas esclave de l'esclavage qui déshumanisa mes pères. Le nègre n'est pas, pas plus que le blanc* ». Ce qui intéresse Fanon au final, c'est le fonctionnement du système colonial qui produit de idéologies et des comportements psychologiques qui permettent sa reproduction. Or, l'inversion, c'est-à-dire la survalorisation des Noirs, ne permet pas de

sortir du système. « *Celui qui adore les Noirs est aussi malade que celui qui les exécère* ». Sortir de la domination et de l'aliénation signifie détruire le système qui les cause. Ceux qui luttent le plus efficacement contre les racines de ce "*drame absurde*" du racisme ce ne sont pas les poètes de la négritude mais les vietnamiens qui les armes à la main, prennent la direction de leur vie et détruisent dans les faits toutes les violations de la dignité des "*peuples de couleur*". — En 1956, Fanon prononce un discours au premier Congrès des écrivains noirs qui se tient à la Sorbonne. Il propose une analyse sur ce qui explique le "*complexe de supériorité*" généré par la colonisation. Dans son intervention, intitulée Racisme et culture, Fanon part de l'asservissement économique comme base du racisme. Le racisme n'est pas une tare psychologique construite sur la peur de l'autre. Le racisme historique est un produit de la domination économique. Dès lors, toutes les cultures ne sont pas racistes. Seules le sont les cultures qui sont articulées à un système de domination. Un second aspect de son intervention mérite l'attention : le racisme a muté, ses formes historiques se modifie. Après le nazisme et les luttes anticoloniales, le racisme abandonne la forme biologique et prend une forme culturaliste. Fanon affirme avec beaucoup de clarté que la défense des "*valeurs occidentales*" s'est substituée au racisme biologique dans l'arsenal de l'impérialisme. — Un second élément de la pensée de Fanon est l'affirmation d'une distinction de nature et d'une dialectique entre la violence de l'oppression et la violence de libération. Fanon décrit de façon minutieuse la violence constante

et systématisée qui marque la domination coloniale. Dans cette situation, le rejet du soutien à la lutte de libération nationale au nom de la condamnation du "terrorisme du F.L.N." relève du prétexte. En avril 1960, au Ghana, dans le pays de N'Krumah, Fanon prononce une conférence, « *Pourquoi nous employons la violence ?* ». C'est ce thème du passage d'une violence coloniale à une violence intérieure qui peut devenir une violence de libération qui va apparaître dans le premier chapitre des *Damnés de la Terre* (1961). — Fanon va aussi proposer une analyse des limites des indépendances nationales formelles et de celles de la "bourgeoisie nationale". Sans lier de façon systématique indépendance et socialisme, Fanon considère tout de même que la libération nationale ne peut pas être complète si elle n'est pas une véritable révolution, dans le sens d'une destruction d'une structure sociale qui soit l'œuvre des colonisés, qui dans cette lutte se transforment eux-mêmes et créent une nouvelle culture nationale qui ne soit pas une autre version vaine et dangereuse d'une culture traditionnelle. Ces espoirs nourrissent le propos de son livre de 1959, *L'An v de la révolution algérienne*, dans lequel il défend l'idée que la lutte nationale fait reculer le traditionalisme religieux et le patriarcat. Fanon analyse avant tout un certain retour au port du voile en Algérie comme un défi politique au colonialisme. Et il est vrai que les mises en scène des Français qui "dévoilaient" les algériennes pour les émanciper ont en fait été un puissant encouragement à rendre le voile plus populaire. L'image d'une Algérie multiethnique, création d'ex-colonisés et d'ex-colons réunifiés, était

partagée par Fanon et Ramdane Abane mais elle sera de plus en plus minoritaire au nom du rétablissement de 'identité arabo-islamique et du statut traditionnel de la famille. — Dès cette époque, Fanon est plus lucide sur une autre question cruciale. Il explique que la décolonisation n'est pas synonyme d'indépendance réelle. La Communauté française de 1958 qui a abouti à des indépendances négociées de 1960 en Afrique francophone a été un pacte colonial sous une autre forme. La bourgeoisie nationale est celle qui prend les rênes des pays nouvellement décolonisés. Elle n'a pas d'assise industrielle mais se contente d'être dans le "*circuit des affaires*" de rentes extractives ou du commerce. C'est selon Fanon une bourgeoisie inféodée qui entretient un unanimité nationale factice. Fanon évoque alors la nécessité de revenir aux fondamentaux de l'analyse marxiste et de rejeter les discours affirmant que les classes seraient des réalités européennes. L'accès au pain, à la terre et au pouvoir est le critère d'une indépendance véritable. Force est de constater toutefois qu'au moment de lier indépendance et socialisme, Fanon en reste à des définitions sommaires et très vagues. Le socialisme est selon lui un régime simplement basé sur "*l'intérêt du peuple*". Dans le même contexte de la lutte pour la libération de l'Afrique, un texte comme celui du dirigeant ghanéen N'Krumah, *La lutte des classes en Afrique*, est autrement plus précis quelles qu'en soient les limites. — Le maintien de formes de domination des masses après les indépendances formelles occupera tout un chapitre des *Damnés de la Terre* (il s'agit du chapitre intitulé *Mésaventures de la conscience*

nationale). Il en va de même dans son activité politique sur le thème du panafricanisme alors qu'il est devenu depuis 1959 l'ambassadeur itinérant en Afrique du G.P.R.A. Lors des conférences panafricanistes à Accra, Léopoldville, Bamako, Addis-Abeba. Selon Fanon le panafricanisme se présente sous deux visages : il est d'abord une aspiration populaire profonde mais il est aussi un mythe masquant des intérêts de classe divergents. C'est en tout cas un projet politique à long terme qui passe par la construction d'États souverains.

*LES DAMNÉS DE LA TERRE & LE
ROMANTISME RÉVOLUTIONNAIRE*

CE LIVRE FAMEUX EST CELUI QUI VA SUSCITER une influence élargie de Fanon bien au-delà de son contexte immédiat de la lutte de libération algérienne. Partout où on se sent colonisé, humilié et offensé, ce livre fournit une grammaire et un diagnostic : « *c'est cela que j'ai vécu* ». L'identification est immense. Le mouvement noir américain après les droits civiques accordés (1964) fera des *Damnés* son livre de chevet. « *Tous les frères postés sur un toit d'immeuble peuvent citer Fanon* » dira Dan H. Watts, rédacteur en chef du *Liberator* à propos des émeutes de Newark et de Détroit en 1967, en précisant que les émeutiers étaient prêts à mourir et qu'ils savaient pourquoi car ils avaient lu la « *Bible* », c'est-à-dire *Les Damnés de la terre*. L'objet immédiat du livre est l'analyse de la guerre anticoloniale, ses racines, son organisation, ses désillusions, ses espoirs possibles. Deux thèmes

parcourent ce livre écrit dans une langue de feu : la transformation d'une violence intérieure de l'opprimé en violence politique libératrice qui le transforme totalement ; le potentiel éminemment révolutionnaire des masses opprimées paysannes et du peuple déclassé des bidonvilles. Ce n'est plus le prolétariat des métropoles qui peut être considéré comme un centre de la révolution mondiale mais les masses les plus pauvres du « *Tiers Monde* ». — Le premier chapitre des *Damnés* est intitulé « *De la violence* ». C'est le plus dense, peut-être le plus important, le plus commenté. Fanon part de la violence ouverte qui structure toutes les relations sociales dans le monde colonial mais il insiste surtout sur les réactions à cette violence originelle. Pour l'opprimé, cette réaction est d'abord une violence contre les siens, puis elle est canalisée par des formes d'expression qui utilise les corps comme moyen imaginaire de s'émanciper. Fanon analyse les danses et les transes comme moyens de s'affranchir et d'exorciser symboliquement la violence subie, emmagasinée et retenue. Enfin, de nouvelles conditions politiques, essentiellement la mise en mouvement des masses par des partis nationalistes non-violents dont les échecs créent la prise de conscience que seul le rapport de forces peut permettre de se libérer. Dans cette phase il existe deux réponses possibles : celle de la lutte armée ou celle de l'« *issue kenyane* » qui se désolidarise des soulèvements (celui des Mau-Mau) pour devenir un « *interlocuteur* ». — La première thèse de Fanon est que la colonisation est toujours un phénomène violent. Elle l'est par essence. Son but est d'effacer une espèce d'hommes

par une autre. Mais se faisant elle va transformer le colonisé en acteur d'une histoire de libération. La violence coloniale vient de la structure binaire qu'elle instaure. Le monde colonial est un monde divisé, compartimenté, manichéen, parcouru par une « *violence atmosphérique* », un monde qui n'est pas celui de l'exploitation capitaliste en Europe où les formes de contraintes existent de manière plus subtile, l'idéologie pouvant mieux jouer le rôle d'amortisseur social. — La seconde thèse se formule ainsi « *aux colonies l'infrastructure économique est aussi une superstructure* ». Cela signifie que pour Fanon l'idéologie raciste et l'exploitation sont un bloc : « *on est riche parce que blanc, on est blanc parce qu'on est riche* ». Les facteurs raciaux et économique s'autoentretiennent. Le monde colonial est celui de la séparation : ville du colon, ville du colonisé ; humanisation du colon, animalisation du colonisé ; le colon se pose comme le bien, le colonisé est le mal absolu. Se décoloniser c'est donc faire surgir son humanité dans l'animalisation faite par l'autre. C'est rejeter l'hypocrisie des valeurs du colon à cheval entre une promotion de la dignité humaine et la réalité des massacres. La décolonisation consiste à faire surgir la tension enfouie dans les corps et dans les muscles, à faire surgir la puissance refoulée dans le psychisme. L'analyse psychiatrique de Fanon repose sur cette idée que la violence contre le monde colonial suit un parcours dialectique : elle s'est d'abord intériorisée et retournée contre soi-même avant de s'extérioriser dans un processus politique. La décolonisation est une réorientation de la violence. Se pose alors la question

des formes de cette lutte. Face à des partis politiques réformistes, il faut chercher à se lier à la seule couche sociale véritablement révolutionnaire : la paysannerie⁵. « *Le paysan, le déclassé, l'affamé est l'exploité qui découvre le plus vite que la violence, seule, paie* ». — La troisième thèse est que la lutte armée engendre des effets car elle permet un remodelage mental, une reconquête de la dignité. La violence libératrice permet de s'affirmer à nouveau comme être humain. La violence est donc un moyen inévitable étant donné la violence coloniale originelle et permanente, elle est ensuite ce qui libère du complexe d'infériorité. La lutte armée désintoxique et sort l'opprimé du désespoir. Paradoxalement, la violence humanise, fonde, nous rend enfin le colonisé sujet de son histoire. Sur le plan collectif, se crée une nouvelle sociologie que Fanon expose dans un livre précédent (L'An V de la révolution algérienne, publié en 1959). L'homme se modifie en modifiant le monde comme le disaient Hegel et Marx. Les nouveaux comportements sociaux naissent de l'affrontement qui peut faire naître un *"homme nouveau"*. Fanon ajoute que l'unification du peuple par la violence produit aussi une sorte de méfiance vis-à-vis de quiconque se présente comme un libérateur. — Cette analyse dont la force est ;

5 — Ce thème sera développé dans le Chapitre 3 des *Damnés*, « Méaventure de la conscience nationale ». Des compagnons de lutte de Fanon et des militants communistes algériens critiqueront ce messianisme paysan par des analyses théoriques et pratiques. Par exemple Mohamed Harbi, « Frantz Fanon et le messianisme paysan » qui explique la genèse chez Fanon du

mythe du paysan par nature radical. On trouve d'autre part une réponse à la critique de Fanon sur la classe ouvrière colonisée des villes dans le texte de Bachir Hadj Ali « Qu'est-ce qu'un révolutionnaire algérien en 1963 ? », *Editions sociales, Paris* ; critique très sensée malgré les positions révisionnistes et pro-P.C.F. de l'auteur.

1) de défendre la nécessité de la violence révolutionnaire 2) de lier l'échelle individuelle à l'échelle collective recèle une faiblesse fondamentale. Elle surestime la spontanéité et l'aspect salvateur, purificateur de la violence car en elle-même la violence n'est pas le facteur essentiel qui "*change*" l'homme. Les moments d'héroïsme, de sacrifice, d'absence de corruption, de capacité à se surpasser et à détruire les racines de l'égoïsme peut exister pendant la lutte armée ; mais une fois le pouvoir oppresseur tombé, la question essentielle est des rapports sociaux et du programme politique. Les héros de l'ombre des luttes armées ne sont pas modifiés à jamais dans leur position et leur conception sociale par cette phase d'une grande intensité humaine. La sous-estimation de l'importance du programme révolutionnaire et du travail politique de masse sera d'ailleurs un des points importants de la critique vietnamienne des conceptions de Fanon. — Pour Fanon, l'idée de base des révolutions modernes a changé de sujet en passant du prolétariat des métropoles aux masses du tiers-Monde. Cette idée est que le prolétariat prend le pouvoir en modifiant pour la première fois de l'histoire le fait que ce soit des minorités qui dominent les majorités en fondant le socialisme. Or, selon Fanon, ce rôle est désormais repris par les peuples du Tiers-Monde. Le mouvement mondial de décolonisation est aussi une crainte pour les pays capitalistes d'une contagion socialiste étendue aux anciens pays colonisés. Le chantage économique des pays ex-colonisateurs est simple : soit les pays nouvellement décolonisés coopèrent soit ils tombent dans la misère en coupant tout lien économique.

Fanon considère en outre que la prospérité des centres colonisateurs vient historiquement des colonies. L'Europe est littéralement la création du Tiers-Monde. Les richesses qui l'étouffent sont celles qui ont été volées aux peuples sous-développé. La lutte pour la redistribution mondiale des richesses passera par le socialisme. Les indépendances formelles ne suffisent pas. « *La réparation morale de l'indépendance nationale ne nous aveugle pas, ne nous nourrit pas. La richesse des pays impérialistes est aussi notre richesse* ». Fanon conclut ce chapitre par la question des réparations après des siècles de pillage et de rapine. Cette conclusion est particulièrement étrange puisqu'elle fait dépendre le salut des pays du « *Tiers-Monde* » de la bonne volonté et de la subite morale des pays impérialistes. — Nous rendrons compte des chapitres suivants de façon plus succincte. Dans le chapitre II, *Grandeurs et faiblesses de la spontanéité*, Fanon étudie le lien entre les luttes spontanées et les désillusions qu'elles occasionnent suite aux compromis politiques nationaux. Ce chapitre a ainsi pour objet ; 1) le rapport entre les peuples et leurs élites économiques et politiques 2) le rapport entre les masses et leurs partis. Fanon propose une description des décolonisations qui ont eu lieu et en tire des leçons pour celles à venir. L'erreur principale des forces et partis nationalistes tient à ce qu'ils cherchent le soutien du prolétariat urbain (qui en situation coloniale est privilégié selon Fanon) alors qu'ils se méfient de la paysannerie. Or, c'est elle qui crée l'insécurité pour les colonialistes. Fanon fait alors l'apologie de la paysannerie bien qu'il reconnaisse la

nécessité de la politiser. Il analyse les différentes stratégies de récupération des paysans mais elle ne résistent pas à l'alliance intellectuels-paysans qui bien menée assure le début de l'insurrection dans les bidonvilles du sous-prolétariat et lumpenprolétariat). Ces dernières couches sociales sont des couches spontanément révolutionnaires. Cette idée est cependant nuancée par la possibilité de les corrompre : « à la clarté idyllique et irréaliste du début se substitue une pénombre qui disloque la conscience ». Autrement dit, les colonisés peuvent eux aussi devenir des exploités, et inversement des colons peuvent rejoindre les opprimés. Il n'y a pas de pureté, ni d'authenticité colonialiste ou nationaliste. Chaque camp n'est pas un bloc immarcescible. C'est pour cette raison que la conscience nationale est difficile à faire émerger. La bourgeoisie nationale, classe sans capitaux propres, se méfie des couches inférieures. Elle croit pouvoir remplacer la bourgeoisie colonialiste mais au final, elle se met sous sa coupe. — Le chapitre III, *Mésaventures de la conscience nationale*, prolonge cette analyse critique de la bourgeoisie nationale qui se détourne des intérêts de son pays pour satisfaire ses intérêts de classe émergente mais stagnante. Les élites se satisfont des miettes de l'ex-colonisateur et à l'issue de l'indépendance formelle le tribalisme et les conflits religieux reprennent le dessus au sein du peuple. C'est le cadre du néocolonialisme. La bourgeoisie nationale est donc un obstacle pour une véritable décolonisation. Le parti national devient un parti de mouchards, souvent construit sur une base ethnique. Fanon pense que le « *parti doit être l'expression des masses* » car dit-

il les masses peuvent se diriger elles-mêmes, le parti n'étant là que pour les politiser. Cette conception associée à l'idée d'une transformation de la lutte nationale en une lutte sociale reste, on le voit, très allusive et embryonnaire. — Le chapitre IV, *Sur la culture nationale*, propose une critique sur le projet de s'appuyer sur une gloire passée mythifiée pour construire une nouvelle culture nationale. Cette démarche peut cacher les intérêts réels. Renverser l'image déplorable du nègre-sauvage ou du musulman arriéré est certes nécessaire comme étape d'une conscience libérée. Mais la racialisation ou le projet identitaire est une impasse car la situation précoloniale est définitivement révolue. C'est la lutte de libération qui fait la nation et la conscience qui l'accompagne. La culture nationale est une culture anticoloniale comme étape vers l'universel. — *Les Damnés de la terre* se clôt sur l'évocation détaillée des troubles mentaux en situation coloniale. Ce que la "pacification" engendre des deux côtés est passée au crible par le médecin Fanon qui présente des cas de psychose en les reliant au colonialisme qui accule les membres d'un peuple dominé à se poser constamment la question : "Qui suis-je en réalité ?". Fanon présente des cas pathologiques nés suite à un traumatisme précis (*Série A*), engendré par le climat de guerre totale (*Série B*) par la torture (*Série C*) et enfin des divers troubles psychosomatiques (*Série D*). — *Les Damnés* est le livre de Fanon qui a eu le plus d'influence. Il défend l'idée qu'une lutte de libération doit transcender l'esprit de vengeance et se transformer en révolution sociale afin de réellement aboutir. Les échecs des

indépendances politiques sont pensés par Fanon celui de la mainmise de bourgeoisies africaines défaillantes sur le mouvement de libération. Comme remède, il en appelle du côté des élites à répudier leur nature bourgeoise et à se lier avec les besoins des masses qui rejailliront pour une "seconde libération". Mais les appels romantiques à la "spontanéité révolutionnaire" de la paysannerie ou du lumpenprolétariat ne pouvaient pas fonder une stratégie révolutionnaire conséquente. Fanon ressent de façon visionnaire les désillusions de l'ère post-coloniale. Mais les remèdes qu'il préconise sont des appels désespérés. Ce n'est pas la solidarité des armes (la "fraternité-terreur" de Sartre) qui conduit à la révolution sociale, mais inversement, c'est la direction politique révolutionnaire et son programme qui peut diriger au mieux l'affrontement armé. La politique doit commander au fusil et non l'inverse.

THÉORIE DE LA VIOLENCE & LUMPENPROLÉTARIAT

LA THÉORIE DE LA VIOLENCE DÉFENDUE PAR FANON est subjectiviste. Ce n'est pas là une désignation infâmante. Fanon revendique lui-même ce subjectivisme. Cela l'oppose aux conceptions marxistes de la violence dont le classique Théorie de la violence d'Engels, théorie à laquelle Fanon s'oppose explicitement⁶. Fanon cite en effet Engels qui insiste sur les conditions économiques qui président à l'usage de la violence et qui rejette la conception idéaliste

d'une violence comme pure acte de la volonté. La thèse de Engels est la suivante : les moyens économiques au service de la violence expliquent la suprématie de tel ou tel belligérant. C'est la puissance économique qui est à la base de la puissance militaire. Autrement dit, pour Engels, ce n'est pas la violence qui est "*l'élément historique fondamental*", elle n'est pas la cause des phénomènes politiques ou économiques, elle n'en est que "*l'accoucheuse*". La thèse marxiste considère que la violence est le moyen et que l'avantage économique est le but. L'État repose lui-même sur la violence et il y a un renversement par la violence révolutionnaire lorsque la violence d'État entre en contradiction avec l'évolution économique. Cette théorie insiste donc sur les conditions objectives de la violence pour en rendre compte et pour définir son rôle historique.

— Fanon affirme que cette thèse ne vaut pas en situation coloniale et qu'elle est un refuge facile pour l'inaction des partis nationalistes réformistes ("*que peut-on faire face à la dissymétrie des forces militaires opposées ? On court au massacre*" disent-ils). Pour contrebalancer ce point de vue prétendument "*objectif*", Fanon se réfère au modèle de la guérilla de 1808 en Espagne et au corps expéditionnaire napoléonien contraint de reculer face à la "*foi nationaliste*" inébranlable des Espagnols. Que peut-on penser de cet argument ? Il est tout à fait avéré que les guérillas des nations opprimées peuvent faire reculer des forces militaires plus puissantes, en particulier si le prix à payer est trop élevé pour la métropole et que la situation politique devient ingérable. Cependant,

ces opportunités effectives n'empêchent pas que l'on pense aux moyens d'obtenir une véritable suprématie militaire. Et, au final, le véritable problème avec la théorie de la violence de Fanon est qu'elle considère que la violence peut être constitutive et salvatrice en elle-même. Or, si la violence est ce qui permet de décoloniser les corps et les esprits comme il le pense, il n'est pas dit qu'elle soit le facteur déterminant dans l'histoire. Loin de là. — Fanon propose de "*réformer*" le marxisme sur ce point. Mais l'idée que la violence révolutionnaire est passée par des périphéries comme la Russie, la Chine, l'Afrique et que par conséquent la théorie marxiste doit être revisitée en privilégiant les facteurs de la "*foi nationale*" sur les facteurs objectifs, est totalement erronée et lourde d'illusions. Máo Zédōng a proposé d'analyser les transformations de la Chine et de ses spécificités à travers les principes marxistes. Il en découle que sa théorie militaire n'est pas subjectiviste mais qu'elle s'appuie sur une analyse des contradictions sociales précises et objectives et sur l'analyse des "*lois de la guerre*". Fanon pense quant à lui qu'il faut transformer le marxisme à travers la réalité coloniale et la spontanéité des masses. La formule suivie par Máo Zédōng est précisément inverse : il s'agit selon sa formule d'appliquer la vérité universelle du marxisme à la pratique concrète de la révolution en Chine. Sur le plan militaire, cela signifie que la stratégie militaire de la guerre populaire prolongée correspond à des phases objectives et précises de rapports de forces. Un rapport de forces qu'on ne peut pas renverser à se basant avant tout sur la "*volonté*" et la "*foi nationale*" mais au contraire sur les contradictions

réelles et leur développement. — Fanon est bien un penseur de la violence mais il n'est pas un théoricien de la guerre révolutionnaire. Il décrit parfaitement le rôle et les manifestations diverses de la violence en situation coloniale, mais il ne peut pas fournir une stratégie complète de la guerre révolutionnaire. Il est vrai que Fanon n'est pas un dirigeant militaire. Lors de la retraite de l'A.L.N. à la frontière tunisienne en 1960, il donne des cours sur le dernier livre de Sartre et non sur les écrits militaires de Lénine, de Máo Zédōng ou de Võ Nguyêñ Giáp, ni sur les expériences armées à travers le monde. D'ailleurs, ses deux interventions en ce domaine (proposition d'ouvrir un front à partir du Mali pour ravitailler les wilayas ou accueillir des angolais dans les camps de l'ALN) ne pourront pas aboutir et avorteront avant même d'être mises en place. — La lutte armée organisée nécessite pour être victorieuse une théorie de la violence qui ne soit pas subjectiviste. Ce n'est pas du tout le sens que prend la "*pensée radicale*" aujourd'hui puisqu'au contraire elle prône dans de nombreux cas la violence "*insurrectionnelle*" sans la relier le moins du monde au phénomène militaire et au sérieux qu'il exige. Nulle surprise alors que ce soit les aspects les plus existentialistes de la pensée de Fanon qui soit mis en avant. — La difficulté à présenter une stratégie révolutionnaire se retrouve aussi dans la question de l'analyse de classe. Fanon prône le potentiel révolutionnaire du lumpenprolétariat qui dans la pratique d'une révolution dans le Tiers-Monde doit remplacer le rôle central dévolu au prolétariat. Cette idée, pas tout à fait nouvelle puisqu'elle remonte

au moins à l'anarchiste Bakounine et avant lui au socialiste Weitling, a marqué durablement les esprits et assuré à Fanon une grande influence. — C'est particulièrement vrai dans le mouvement noir aux États-Unis. Il vaut le coup à cet égard de citer ce qu'en dit Bobby Seale, cofondateur du Black Panther Party. *« Fanon montrait clairement que si vous ne l'organisez pas, si l'organisation ne repose pas sur lui, si elle ne prend pas pour base le maquereau, le truand, le chômeur et l'opprimé, le frère qui attaque les banques et qui n'a aucune conscience politique, c'est cela le lumpenprolétariat, si vous vous désintéressez de ces types, c'est le pouvoir qui va les prendre en main, contre vous »*⁷ — Le point de départ de Fanon est que la mobilisation de la classe ouvrière dans les pays centraux de l'impérialisme ne donne pas lieu à une révolution mais qu'elle est encadrée par le régime parlementaire avec succès. Si on porte son regard du côté de la Chine et du Viêtnam, ce n'est pas le prolétariat urbain mais la paysannerie qui a vaincu une fois politisée. Fanon ne développe pas sur le fait que dans ces situations, c'est un parti d'avant-garde uni, construit sur des principes du socialisme scientifique et sur la pratique des dures exigences de la lutte armée, quia politisé ces masses paysannes. Le modèle et le point d'appui de Fanon ce sont les guérillas rurales et les insurrections urbaines comme celles de la bataille d'Alger. Sa question est la suivante : *« quelles sont les strates sociales qui peuvent être recrutées par les révolutionnaires ? Quelles sont celles qui sont contre le statu quo ? »*. Sa réponse est schématiquement que les intellectuels nationalistes,

7 — Bobby Seale, À l'affût, Gallimard Témoins, 1972, p.37

les paysans et le lumpenprolétariat des bidonvilles sont ces couches sociales. Et c'est cette lutte elle-même qui crée les conditions pour qu'apparaisse un parti qui ne soit pas celui des bourgeois urbanisés des colonies. Le lumpenprolétariat serait donc un fer de lance révolutionnaire capable de détruire l'ordre social, comme le pensaient les nihilistes russes ou encore Pancho Villa. Mais de quoi s'agit-il vraiment ? Pour Fanon, le lumpenprolétariat est la population rurale qui vient s'entasser dans les bidonvilles en marge des villes, en situation chronique de chômage, vivant d'expédients et dépourvue de la culture politique des ouvriers organisés. Dans cette description, on perçoit déjà une confusion entre sous-prolétariat, prolétariat de l'armée de réserve et lumpenprolétariat. La couche sociale dont il s'agit est celle qui n'arrive pas à vendre sa force de travail et qui donc n'a pas d'emploi stable, qui vit au jour le jour, en vivant de biens volés ou récupérés, ce sont les *"penny capitalists"*. Fanon remplace l'alliance traditionnelle pour les marxistes entre classe ouvrière et paysannerie par une alliance entre la paysannerie et une sous-classe urbaine. — Il faut éviter les équivoques. Les classes sociales ne sont pas en elles-mêmes des agents de mobilisation sociale sinon il n'y aurait nul besoin de les organiser. Pour qu'une *"conversion"* ait lieu, il est nécessaire qu'un parti politique de type léniniste existe. Il faut d'autre part comprendre pourquoi la *"sous-classe"* a souvent été un facteur de statu quo et non de lutte acharnée. La célébration de la criminalité et de la déviance comme mode de vie est un thème anarchiste confus à côté d'une romantisation des sous-cultures. Et les *"Ali la pointe"* ⁸ restent

l'exception dans tous les mouvements révolutionnaires. — Si l'on veut comprendre quelles sont les véritables ressources révolutionnaires des "déracinés" ruraux, l'analyse des transfuges des campagnes ou celle des ghettos urbains doit être beaucoup plus précise. C'est ce qu'avait proposé Amilcar Cabral qui distingue deux catégories de déracinés qui se dirigent vers les villes. Il distingue les déracinés et les déclassés selon leurs activités. Cabral étudie ainsi les spécificités de la Guinée Bissau et du Cap Vert comme les peuls ("une société-État") les Balantes (des "apatrides") qui correspondent à une stratification sociale particulière, ce qui explique une conscience "communautaire" ou "locale". Il est nécessaire aussi de constater certaines vérités crues : il n'existe pas de révolution paysanne au sens strict et les ouvriers sont de façon exceptionnelle en situation de "privilégiés". Bref, on ne peut pas construire un programme révolutionnaire sur l'idée d'un potentiel révolutionnaire du lumpenprolétariat. C'est une thèse fragile et incertaine, dans le meilleur des cas. — Nous voulons revenir pour finir sur une particularité étonnante a priori de la pensée de Fanon. Son influence a été sûrement plus grande et plus durable dans les centres impérialistes que dans les pays dominés par l'impérialisme. A propos du lumpenprolétariat tel qu'il est présenté par Fanon, on va même trouver un usage dithyrambique de la notion alors que Fanon lui-même indiquait des limites (Fanon disait que « *le colonialisme va trouver également dans le lumpen prolétariat une marge de*

8 — « Ali la pointe » est le surnom d'un ancien arnaqueur devenu militant, héros et martyr du FLN et de la guérilla urbaine anticoloniale. Il est devenu célèbre grâce au film génial de Gillo Pontecorvo, *La Bataille d'Alger*.

manœuvre considérable ») — Comme nous l'avons signalé, la notion de lumpenprolétariat est devenue le centre de la théorie des leaders du *Black Panther Party* (B.P.P.). Quelques années plus tard, ce qui reste du mouvement, dans la *Black Liberation Army* (B.L.A.) fera une critique acérée de cette orientation initiale et de ses impasses, notamment de l'isolement qu'elle provoque, comme le montre la méfiance du mouvement syndical révolutionnaire de Détroit envers le B.P.P.. Dans les années 1960, ce mouvement pense la condition noire aux États-Unis comme celle d'une "sous-classe", écrasée par le racisme, en plus de l'exploitation de classe. — Eldridge Cleaver, un des leaders du Black Panthers Party, dans une conférence au Boston College en janvier 1969, affirmait que la cybernétique et l'automatisation allaient créer aux U.S.A. un vaste lumpenprolétariat et donc générer sa révolte diffuse. Cleaver reprit ces idées en 1972 dans un article intitulé « *On lumpen ideology* » qui présente le caractère éminemment révolutionnaire de cette couche sociale, celle des "frères de la rue" qui "réagissent immédiatement". Il évoque aussi la division entre les "Seigneurs blancs" du genre humain et les "indigènes de la Terre". Il y a d'un côté "la Mère Patrie" et de l'autre "l'Amérique noire". La classe ouvrière de la Mère Patrie se distingue de celle de la "black colony". Dans le développement du mouvement noir le mouvement politique qui venait du Sud et des étudiants du S.N.C.C. doit désormais relever le défi d'organiser la masse des ghettos des grandes villes. Cleaver va développer cette idée des Noirs somme "sous-prolétariat". Il explique l'idéologie des Black Panthers

est le marxisme-léninisme et qu'elle a une particularité : l'adaptation à la réalité américaine des analyses de Fanon⁹. — Cleaver affirme ainsi *"Nous sommes lumpen"*. Que désigne-t-il ainsi ? D'un côté, il s'agit de congédier la classe ouvrière noire comme étant tous *"des Nègres de maison"* du capitalisme selon une expression de Malcolm X que Cleaver reprend. Mais d'un autre côté, lorsque Cleaver présente ceux qui font selon lui partie du lumpenprolétariat, son extension est fantastique. Ce sont tous ceux qui n'ont pas de relations sociales sécurisées, pas d'intérêts dans les moyens de production, pas de place dans les institutions capitalistes. C'est la part de l'armée industrielle de réserve qui est toujours en réserve, celle qui ne travaille pas, qui n'est pas qualifiée, qui est déplacée par l'automatisation. Ce sont ceux qui reçoivent les aides de l'État. C'est *"l'élément criminel"* qui vit de larcins. Tous ceux qui au final sont exclus de l'économie formelle. Cleaver finit de façon incohérente : nous sommes lumpen mais nous sommes toujours le prolétariat. — Dans la *"Mère Partie"* et dans la *"Black colony"*, la classe ouvrière est l'aile droite et le lumpen est l'aile gauche, le mouvement ouvrier ayant abandonné toute critique de base du système capitaliste d'exploitation. Cleaver ajoute de façon lyrique : les étudiants luttent sur les campus, les travailleurs dans les usines, les lumpen dans la rue. Comme on peut le constater, il s'agit d'une appropriation très élargie et très déformée d'une catégorie marxiste. Le sous-prolétariat n'est d'ailleurs

8 — Eldridge Cleaver, Sur l'idéologie du Black Panther Party, Éditions Git-le-Coeur. 1966

pas présenté comme une force révolutionnaire intrinsèque à proprement parler mais comme une force à organiser en priorité. Au final, cette stratégie de lumpenisation a été une erreur stratégique, "*corrigée*" au sein du B.P.P. quelques années plus tard par la prédominance des programmes envers les masses de la communauté noire et une optique électorale. Le lumpenprolétariat ne peut pas être une avant-garde révolutionnaire. Il est condamné à être une marge de manœuvre, y compris dans le gangstérisme dont il alimente la légende. — La transposition actuelle des conceptions de Fanon dans les centres impérialistes consiste le plus souvent à présenter les divisions de la classe ouvrière selon la frontière de race et la sortie du circuit productif selon un modèle explicatif issu du colonialisme. Savoir si cette analyse est vraie ou fausse scientifiquement compte. Mais il y a encore plus important, il s'agit de savoir quelle en est la finalité politique. — Rare sont ceux aujourd'hui qui associe des analyses de Fanon à une projet de destruction du capitalisme. La banlieue peut être décrite comme un "*théâtre colonial*" selon le schéma ségrégation territoriale, relégation sociale, colonie intérieure et toute la rhétorique du manichéisme colonial. Mais on joue sur les mots si nul projet de libération n'est envisagé. Tout dépend alors de la capacité de ces analyses à nourrir en quoi que ce soit une conception réellement révolutionnaire ou à l'inverse à servir à s'enfermer dans les sempiternelles représentations "*coloniales*" ou "*décoloniales*", avec de micro-récits d' "*opprimés*" et de "*privilegiés*" de tout acabit, sans chercher à détruire ce qui a été généré par

le système de production capitaliste.





ELIZABETH CATLETT — *Madonna (détail)*

Mouammar K.

INTERPRÉTATION DU
SOUS-PROLÉTARIAT
— *Prolétariat extra-légal* —



INTERPRÉTATIONS DU SOUS-ROLÉTARIAT
 — *Prolétariat extra-légal* —

LA STRUCTURE DE CLASSE DANS LE MODE DE PRODUCTION CAPITALISTE n'est pas une entité statique, immuable dans le temps, elle est, au contraire, en mutation et transition continue. L'analyse des classes sociales doit être continuellement renouvelée à chaque étape, à chaque moment, afin de comprendre les changements et les tendances de la stratification sociale globale. Ainsi, tant le prolétariat que la bourgeoisie sont en transformation permanente. Par prolétariat, nous entendons tous ceux qui, dépossédés des moyens de production, dépendent des propriétaires des moyens de production et doivent leur vendre leur force de travail contre un salaire. La définition du prolétaire est toujours en relation avec le capital en tant que relation sociale. Cependant, tous les prolétaires ne sont pas dans une relation identique au capital social. Il faut être capable d'analyser la multiplicité des phénomènes sociaux pour en saisir les identités et les différences. — Dans cet article, nous tentons d'analyser le sous-prolétariat ou prolétariat extra-légal¹ et son rôle au sein du prolétariat métropolitain. Nous commençons par poser des questions : qu'est-ce que le sous-prolétariat ? Son extension détermine-t-elle sa fin en tant que catégorie sociale "*marginale*" ? Quelles sont les relations entre ce sujet social et le prolétariat sans réserve (économique) et plus généralement avec

1 — Il est clair que le terme *extra-légal* n'est pas exhaustif, par rapport au droit bourgeois nous avons des portions de la bourgeoisie pratiquant l'illégalité par rapport au droit bourgeois lui-même.

l'armée de réserve industrielle ? Quel rôle politique peut-il jouer dans un processus révolutionnaire ? — Le sous-prolétariat est une portion de la surpopulation relative utile et nécessaire à la reproduction de la forme capitaliste. On peut y trouver selon une ancienne subdivision : voleurs, trafiquants de drogue, prostituées, proxénètes, vagabonds, etc., généralisant des figures sociales marginales, écartées de la "masse". La définition du sous-prolétariat (en allemand Lumpenproletariat, littéralement "*prolétariat en haillons*"), dans les sociétés industrielles modernes, est la classe sociale la plus dégradée économiquement, dépourvue de conscience politique et non organisée en syndicats, dont les membres tirent leurs revenus d'occupations proches de celles du prolétariat mais néanmoins occasionnelles ou aboutissant parfois à l'illégalité. — Le sous-prolétariat n'est pas une "*nouvelle classe*" mais simplement une portion sociale du prolétariat lui-même, qui est connotée non pas par des éléments sociologiques, mais par des éléments "*politiques*", étant au service de la bourgeoisie pour le "*sale*" travail. On peut dire la même chose à "*l'opposé*" de l'aristocratie ouvrière elle-même. — On peut parler de sous-prolétariat lorsqu'il est minoritaire, marginal, par rapport au prolétariat lui-même². Pourtant, aujourd'hui, nous avons des masses de prolétaires sans réserve³ dans les zones métropolitaines qui

2 — *Le fait d'être une minorité le rendait encore plus séduisant, pensez au mythe du gangster, du bandit. Ces mythes et ce conditionnement culturel existent encore aujourd'hui, il suffit de penser à la mythologie du "criminel" dans la musique rap.*

Cet aspect, en plus d'être une force de manœuvre réactionnaire pour la bourgeoisie, est l'une des attitudes les plus délétères qui apportent le contre et cette condition sociale. Où les mythes de l'individualisme et de l'homme fort survivent...

représentent la majorité de la population. Cette "masse humaine" est confrontée quotidiennement au chômage, aux ghettos urbains, à l'insécurité sociale et professionnelle, à la violence policière, à la drogue, à l'emploi extralégal, au racisme, etc. — Sa dimension quantitative a changé, tout comme son rôle "politique". — « *La réserve industrielle est d'autant plus nombreuse que la richesse sociale, le capital en fonction, l'étendue et l'énergie de son accumulation, partant aussi le nombre absolu de la classe ouvrière et la puissance productive de son travail, sont plus considérables. Les mêmes causes qui développent la force expansive du capital amenant la mise en disponibilité de la force ouvrière, la réserve industrielle doit augmenter avec les ressorts de la richesse. Mais plus la réserve grossit, comparativement à l'armée active du travail, plus grossit aussi la surpopulation consolidée dont la misère est en raison directe du labeur imposé. Plus s'accroît enfin cette couche des Lazare de la classe salariée, plus s'accroît aussi le paupérisme officiel. Voilà la loi générale, absolue, de l'accumulation capitaliste. L'action de cette loi, comme de toute autre, est naturellement modifiée par des circonstances particulières.* » — *Le Capital*, Karl Marx, Friedrich Engels. — L'armée de réserve du prolétariat industriel. Dans le contexte impérialiste métropolitain, dans la "phase suprême" du capitalisme, le système se perpétue essentiellement par des malaises et des lacérations toujours plus profonds dans les tissus prolétaires et subalternes, par l'augmentation de la misère, du dénuement, de la faim. — La surpopulation relative, ou armée de réserve industrielle, est toute

cette masse de prolétaires qui, tout en entrant dans la sphère de la reproduction du capital, n'y ont plus une place fixe. Cette masse de la population est une fraction du prolétariat. On l'appelle l'armée de réserve industrielle car, en tant qu'armée, sa fonction est de satisfaire les besoins des capitalistes et de maintenir les salaires à un niveau bas. La surpopulation relative est également un produit de l'accumulation capitaliste et un levier de cette accumulation. — Pour le mouvement révolutionnaire, le prolétariat est la classe révolutionnaire, essentiellement pour ces trois raisons entrelacées ;

- ÉCONOMIQUE : c'est la catégorie sociale qui produit la plus-value, elle est composée de tous les travailleurs manuels de la sphère de production qui, en valorisant le capital, entrent en relation directe avec le capital et les capitalistes en tant que classe sociale antagoniste. Ce qui distingue la classe ouvrière, c'est que, tout en produisant du capital, elle reproduit le mode de production capitaliste lui-même : elle produit non seulement des marchandises, mais aussi des relations sociales. Ainsi, la classe ouvrière est objectivement révolutionnaire parce qu'elle produit simultanément la fin de ce mode de production, la fin de ces relations sociales.
- SOCIALE : elle est privée de réserve économique, *« Le capitalisme naît et grandit, toute cette masse perd, par des processus d'expropriation, toute possibilité de vivre autrement que par le salaire. Mais entre-temps, seule une minorité chanceuse reçoit un salaire. Les autres vivent comme ils peuvent. Les lois démographiques des économistes bourgeois*

sont illusives ; la réalité est que les diverses couches oscillantes, moins elles travaillent et plus elles vivent mal, plus elles prolifèrent comme "certaines espèces animales faibles et continuellement persécutées" (...) Plus d'accumulation, moins de bourgeois. Plus d'accumulation, plus de travailleurs, encore plus de prolétaires semi-employés et sans emploi, et le poids mort d'une surpopulation sans ressources. Plus d'accumulation, plus de richesse bourgeoise, plus de misère prolétarienne. » — Battaglia Comunista, 1949

- HISTORICO-POLITIQUE : c'est la dernière des classes possibles, née du même développement de coopération et d'internationalisation qui génère le capitalisme, celle qui tue l'ancienne société pour faire émerger la nouvelle. « *De tous les instruments de production, la plus grande force productive est la classe révolutionnaire elle-même* » — Misère de la philosophie, Karl Marx, juin 1847

Nous voyons comment, dès le départ, les éléments sociaux, économiques et politiques sont entremêlés, il est donc insensé de penser que nous pouvons classer avec des formes rigides. Il ne faut pas confondre en opposant les prolétaires (actifs) aux chômeurs (de réserve), il faut toujours considérer la "précarité" du prolétariat comme sa dimension "semi-permanente", qui a vocation à augmenter d'autant plus dans un contexte impérialiste métropolitain. Les frontières entre le prolétariat sans réserve et les "extra-légaux" sont appelées à devenir de plus en plus ténues. Pensez aujourd'hui à la production et à la distribution de drogues, au nombre de personnes qu'elles emploient

et qui constituent, à certains égards, le "travail" le plus visible dans certaines zones urbaines métropolitaines. Son importance est liée à sa dimension quantitative, qui peut changer son contenu qualitatif (n'étant pas seulement une force de manœuvre pour des fractions de la bourgeoisie), mais pour devenir une force révolutionnaire. — Au sein du prolétariat, il y a la classe ouvrière, qui reste le noyau central et dirigeant de la révolution. Son importance qualitative (par rapport à son rôle de producteur de valeur) n'est pas liée à sa dimension quantitative, elle est même inversement proportionnelle. — Ainsi la force de travail, loin de devenir de plus en plus importante, aurait au contraire historiquement diminué par rapport à la quantité de capital qu'elle mettrait en mouvement. Dans les ouvrages « *Grundrisse* » comme dans le « *Capital* », Marx n'esquisse pas du tout une sorte de sociologie ouvrière par laquelle la rébellion politique d'une classe conduirait à la révolution du mode de production : au contraire, la fin du capitalisme est décrite à travers l'identification de ses lois intrinsèques de développement qui génèrent les caractéristiques de la nouvelle société bien avant que le prolétariat en prenne conscience et se constitue en classe. — La logique matérielle de la révolution est donc inversée par rapport à la logique sociologique de l'histoire : le prolétariat devient une force politique en raison de sa fonction quantitative diminuée dans la production sociale et de sa fonction qualitative accrue en tant que producteur de plus-value relative (c'est-à-dire : dans la valeur finale de la marchandise, il y a de moins en moins de travail vivant et de plus en plus de plus-value

qui devient du travail mort cristallisé dans l'énorme masse de marchandises, etc. qui couvre la surface de la planète). — C'est pourquoi Marx voit dans la domination du travail mort sur le travail vivant même la loi première du Capital : « *L'accumulation capitaliste, précisément par rapport à son énergie et à son volume, produit constamment une surpopulation ouvrière relative, c'est-à-dire excédentaire par rapport aux besoins moyens de la valorisation du capital, et donc superflue* » (*Le Capital*, Livre I, Ch. XIII.3). — Et en même temps il y voit sa contradiction absolue lorsqu'il aborde la loi inexorable de l'accroissement de la misère par rapport à la valeur produite. Les hommes, dit-il, sont obligés de révolutionner la société dans laquelle ils vivent précisément parce que les relations de production qui leur permettent d'obtenir certains résultats, un certain niveau de vie, entrent en crise mortelle. Lorsqu'elle atteint cette limite, chaque société ne peut s'empêcher de retirer aux hommes ce qu'elle leur a précédemment donné. Dans l'œuvre de Marx, la classe ouvrière n'apparaît jamais comme le moteur de la transformation. Le prolétariat est " *le seul instrument*" approprié, le fossoyeur qui enterrera le capitalisme et toutes les classes. — Le prolétariat sans réserve a une importance centrale, d'un point de vue politico-militaire par rapport à la lutte des classes, précisément sur le plan quantitatif : une concentration de masses salariées urbanisées et précarisées, sans aucune réserve économique et dé-intégrées⁴ par les mécanismes étatiques impérialistes eux-mêmes. Le prolétariat extra-légal est une de ses composantes, ou plus précisément, une de ses attitudes. — Le

jugement historique du vieux mouvement ouvrier sur cet élément est l'enfant de deux extrêmes : l'un négatif et l'autre positif : Par la négative, en insistant sur la dimension de chantage et de soumission qu'il exerce à l'égard de la société et de la classe ouvrière active. Tous les maux, tous les vices sont concentrés sur cette partie. En l'opposant à une classe ouvrière mythologique organisée, propre, disciplinée, syndiquée, cultivée et fondamentalement pacifique qui aime travailler, la tradition ; les fourmis contre la maléfique cigales ; Ceux qui ont défendu ces connotations négatives ont souvent insisté sur des alliances stratégiques avec les classes moyennes et le monde intellectuel et culturel... Du côté positif, l'élargissement de la définition du sous-prolétariat, et l'absorption de la même "armée industrielle de réserve" et des prolétaires sans réserve en général. Insister sur le côté "rebelle", "sauvage" de cette partie. Croire en une nature innée qui ne peut être apprivoisée. En réalité, ce sont les mécanismes de dé-intégration qui font de cette partie des "zombies" par rapport à la société en général. Les rêves eux-mêmes sont petits : une grosse voiture, une paire de nouvelles chaussures à la mode, une paire de lunettes particulièrement voyante. — Dans cette vision,

4 — Par désintégration, nous entendons ce mécanisme social objectif par lequel le capital marginalise de larges pans de la société dans la vie politique. Puisqu'il n'y a pas de "solutions économiques" aux contradictions du capitalisme, ses aspects destructeurs prennent un caractère de plus en plus violent ; à l'intérieur, par une production de déchets toujours plus intense ; à l'extérieur, en semant la destruction dans les territoires où la population

refuse de se soumettre aux exigences de profit du capital étranger, ce qui marquerait sa ruine ultime. Au fur et à mesure que la misère générale augmentera, les situations particulières d'"opulence" disparaîtront également, et les bénéfices de l'augmentation de la productivité seront dissipés dans une concurrence féroce pour les bénéfices en baisse de la production mondiale. Les limites de l'intégration, Paul Mattick, 1969

l'analyse des classes se perd dans un ensemble indéfini qui associe dominants et dominés.... ouvrant la porte à toute une série de bourgeois qui aiment "*s'amuser*" avec les "*sauvages*". Ces deux positions sont erronées, l'une parce qu'elle accentue la dimension "*ordonnée*" et "*figée*" du prolétariat, l'autre à cause de l'exaltation du mythe du rebelle. Il est clair qu'il existe une "*habitude mentale*" du prolétariat qui est le résultat de la coopération complexe dans laquelle le système de la grande industrie l'a contraint à travailler, d'autre part, cependant, les éléments contradictoires du système qui produisent des crises et donc des lacérations sociales, rendent le même sujet capable d'explosions spontanées de lutte. Ces mêmes contradictions conduisent une partie d'entre eux, par choix ou par nécessité, à assumer directement une dimension extra-juridique par rapport à l'État. Cela n'en fait pas un révolutionnaire, au mieux un rebelle contre le pouvoir constitué, au pire un "*rabatteur*", un "*espion*", un "*proxénète*", un "*marchand de mort ou de plaisir*", etc. pour les patrons. Cependant, nous sommes dans le domaine de la sociologie et non de la politique. C'est pourquoi nous allons essayer d'analyser ce que le mouvement révolutionnaire a fait politiquement. Il est important de dresser un premier bilan de ce qu'ont été les interprétations du prolétariat extra-légal, afin d'entamer un travail d'investigation et d'analyse de ce qu'est aujourd'hui le prolétariat métropolitain et des différentes composantes qui le traversent. « *La paupérisation est une condition nécessaire à la rupture révolutionnaire et doit en même temps être combattue jour après jour dans la pratique. Ce n'est*

pas contradictoire, car ce sont précisément les tentatives, dans les limites du capitalisme, de réduire la pauvreté qui ont pour effet de l'accroître. Entrer dans ce paradoxe, cependant, nous amènerait au domaine de l'économie. Nous restons simplement sur l'affirmation que dans le lumpenprolétariat, les travailleurs ne peuvent voir qu'une image de leur avenir, à moins que leurs efforts pour changer les relations de production existantes ne se poursuivent à un rythme plus soutenu. Seule la vision étroite de la petite bourgeoisie peut regarder le lumpenprolétariat de haut. Pour les travailleurs eux-mêmes, le "rebut de l'humanité" n'est rien d'autre que le revers de la médaille que l'on admire habituellement et que l'on appelle la civilisation capitaliste. Seule la fin de celle-ci amènera avec elle l'autre. » — Paul Mattick, La racaille de l'humanité, 1935

CHEZ MARX & ENGELS

DANS LE MANIFESTE DU PARTI COMMUNISTE, MARX écrit que la société bourgeoise moderne a créé de nouvelles classes. La société est polarisée en deux grands camps ennemis, en deux classes directement opposées : la bourgeoisie et le prolétariat. L'accent mis par Marx et Engels sur les classes dans le Manifeste du parti communiste est politique. Ils s'attachent à souligner l'antagonisme des deux sujets fondamentaux : la bourgeoisie et le prolétariat. Tout ce qui se trouve au milieu de ce conflit est destiné à être hégémonisé par l'un ou l'autre pôle, dans les moments aigus de l'affrontement. — En ce sens,

toutes les portions sociales qui ne représentent pas ces deux pôles extrêmes sont vouées à fluctuer. — Dans le Manifeste, Marx affirme que le sous-prolétariat « [...] est jeté ici et là dans le mouvement d'une révolution prolétarienne, mais, par ses conditions de vie mêmes, il sera plutôt disposé à être acheté et mis au service des forces réactionnaires ». Dans le 18 Brumaire de Louis Bonaparte, le jugement sur le sous-prolétariat est encore plus sévère : « Ce Bonaparte s'érige en chef du sous-prolétariat, ce n'est que dans ce milieu (...) dans cette fange, dans cette écume de toutes les classes, qu'il reconnaît la seule classe sur laquelle il puisse compter sans réserve ». — Dans son écrit *Les Lutttes de classes en France*, Marx dénonce le fait que l'oppression et la répression contre le prolétariat sont exercées par vingt-quatre bataillons de gardes mobiles, dont la majorité appartient au sous-prolétariat, « qui forme dans toutes les grandes villes une masse nettement distincte du prolétariat dans laquelle se recrutent des voleurs et des délinquants de toutes sortes, qui vivent des déchets de la société ». — Engels, pour sa part, partageait pleinement le jugement politique de Marx sur les " masses de manœuvre " et les " troupes contre-révolutionnaires ", comme il l'écrit dans *La guerre des paysans en Allemagne* : « Si les ouvriers, au cours de chaque révolution, en abattent quelques-uns, c'est qu'ils étaient conscients, à juste titre, qu'ils devaient avant tout se tenir à l'écart de cette racaille ». — Pour Marx, n'étant pas une classe, le sous-prolétariat n'a pas de conscience politique, pas de tension révolutionnaire. C'est une masse mercenaire, dépendante des plus forts. Dans une société bourgeoise, elle se met

donc à la solde des patrons, devient d'abord leur bouclier (18 Brumaire) puis leur épée (Les Luites de classes en France) contre la partie active du prolétariat. — L'analyse du sous-prolétariat et de son rôle politique n'empêche cependant pas Marx de voir les contradictions que ce sujet déverse dans la société. Dans le Capital, Marx note que la troisième catégorie de surpopulation relative, la sous-classe, constitue une partie de l'armée ouvrière active, mais avec une occupation absolument irrégulière. Ses conditions de vie sont inférieures au niveau moyen normal de la classe ouvrière. Et dans la Histoire de l'économie politique, il parle directement du rôle social du criminel organique dans le développement cynique du processus capitaliste : « *Tandis que le crime retire du marché du travail une partie de la population excessive, diminuant ainsi la concurrence entre les travailleurs (...) la lutte contre le crime absorbe une autre partie de la même population. Le criminel apparaît ainsi comme un de ces facteurs d'équilibre, établissant le bon niveau et ouvrant toute une perspective de professions utiles : policiers, juges, avocats, serruriers, etc.* » — Marx a développé la notion de surpopulation relative dans le Livre III du Capital, Section III, en affirmant que la production de cette masse excédentaire est une loi du système capitaliste. — Cette notion, au fil de l'explication des mécanismes de valorisation, devient synonyme d'armée de réserve industrielle, c'est-à-dire le réservoir indifférencié de force de travail qui, tout en servant de volant d'inertie aux crises cycliques de production du capital, représente un chantage économique constant contre la classe

ouvrière salariée. Les causes de cette formation sont à attribuer, selon Marx, au *"développement de la productivité du travail"*, c'est-à-dire à l'augmentation de la technologie et donc à la croissance du capital fixe par rapport au capital variable, du travail mort (machines) mangeant le travail vivant (hommes). Les machines, en concurrençant la main d'œuvre vivante, tendent d'une part à chasser un certain nombre de travailleurs du cycle, et d'autre part à pousser les salaires des employés de plus en plus vers la limite de subsistance. — C'est, en gros, le schéma marxien. La surpopulation relative, produite par les cycles principaux - ceux de la mécanisation - selon l'analyse de Marx, n'est pas complètement évincée, mais entre dans *« de nouvelles industries, surtout de luxe, qui reposent précisément sur cette population relative (...) et qui reposent elles-mêmes sur la prédominance des éléments du travail vivant »*. — Ces masses, selon les catégories de Marx, non seulement ne restent pas longtemps au chômage, mais sont internes au cycle global. Ils contribuent, par la production d'une masse de plus-value extrêmement élevée, dans des cycles rétrogrades, à freiner la baisse du taux de profit, puisque *« le taux de profit général est formé par le nivellement des taux de profit des secteurs particuliers »*. — Dans le Livre I du Capital, Marx parle de la propagation d'une telle armée de réserve. En ce qui concerne la législation bourgeoise sur la protection physique et intellectuelle de la classe ouvrière, Marx note que la protection physique et intellectuelle *« universalise et accélère la transformation des processus de travail séparés (...) en processus combinés sur une large échelle sociale et, avec*

elle, la concentration et la domination exclusive du régime de l'usine ». Comme cela apparaît clairement, tout le discours de Marx tend à la démonstration du passage nécessaire, "fatal", de la coopération simple à complexe des formes précapitalistes aux formes capitalistes, de la domination formelle à la domination réelle du capital. Cela entraîne des contradictions plus fortes et une plus grande interrelation et fluidité entre l'armée industrielle active et l'armée de réserve. En même temps, elle rend plus floues les marges entre certaines parties du sous-prolétariat et le prolétariat lui-même. — Pensez au fait que la criminalité est aujourd'hui une industrie, avec une organisation à l'échelle mondiale et des mécanismes d'emploi énormes. En outre, la dimension urbaine rend de plus en plus évidente la constitution d'une masse prolétarienne métropolitaine dé-intégrée. — L'évaluation politique de Marx et d'Engels a donc été inévitablement affectée par la période historique dans laquelle ils agissaient : la dimension métropolitaine impérialiste du capitalisme était à portée de main. Les masses de sous-prolétaires agissaient dans une fonction anti-ouvrière, comme une armée de la réaction. Cependant, ce serait Marx et Engels eux-mêmes qui identifieraient l'extension quantitative de la portion de prolétaires sans réserve, par rapport au devenir de la forme capitaliste. Cela signifie également que leur rôle n'est pas à sens unique.

CHEZ LÉNINE

POUR LÉNINE, LE PROLÉTARIAT EXTRA-LÉGAL SUBIT la même oscillation définie par Marx, mais il place à ses côtés les masses de prolétaires sans réserve chassés des campagnes qui affluent vers les villes. Il identifie et donne une localisation et un rôle précis à ce sujet dans une perspective révolutionnaire. Dans *La guerre des partisans*, parle des capacités militaires et du rébellionnisme armé de cet secteurs de classe, Lénine affirme que sous la direction confiante du parti, ils pourraient transformer leur spontanéité en une contribution essentielle à la cause révolutionnaire. Citant spécifiquement la lutte armée de 1906, après l'insurrection ratée de décembre, Lénine note que : « *Cette forme de lutte sociale a été adoptée préférentiellement et même exclusivement par la paysannerie, la sous-classe et les groupes anarchistes* ». Mais peu après, polémiqueant contre les accusations de blanquisme, d'anarchisme et de vieille terreur dont les sociaux-démocrates avaient affublé la "guerre de partisans" et s'en moquaient, il avertissait : « *il faut comprendre quelles formes de lutte surgissent inévitablement dans ces périodes et ne pas se limiter à des mots appris par cœur* » et dans un passage antérieur : « *il est hors de doute que la lutte de partisans s'est étendue précisément après décembre et qu'elle est liée non seulement à l'aggravation de la crise économique, mais aussi à la crise politique* ». La lutte à laquelle Lénine fait référence dans ses écrits polémiques de 1906 est « *une forme inévitable de lutte dans une*

période où le mouvement de masse a vraiment atteint le caractère d'un mouvement insurrectionnel ». — Pour Lénine, la guérilla spontanée n'est organisée par personne, elle n'est dirigée par personne, mais elle existe, « [...] parce qu'elle est provoquée par des causes économiques et politiques. » et « Nous ne sommes pas en mesure d'éliminer ces causes et d'éliminer cette lutte ». D'une part, il y a donc des portions de la population qui descendent directement dans le séisme de la lutte armée de manière spontanée et qui soutiennent la lutte partisane. D'autre part, le parti, la tête du prolétariat, doit, selon Lénine, prendre la place qui lui revient en tant que leader du mouvement : « ce n'est pas la guérilla qui démoralise, mais c'est le manque d'ordre, d'esprit de parti dans les actions partisans. » — Pour Lénine, le sous-prolétariat lui-même, et en général les portions du prolétariat sans réserve, ont donc un rôle et une fonction militaires dans le processus insurrectionnel. Les actions de masse, aussi spontanées et désorganisées soient-elles, peuvent être utiles, en tant que produit de la créativité des masses dépossédées elles-mêmes. Cela n'exclut cependant pas que la lutte armée comprise comme guerre civile se révèle pour Lénine une succession d'actions sans issue politique, si le parti, en la personne des révolutionnaires professionnels, ne se met pas à la tête de ces débordements populaires : « Les pionniers de la lutte armée se joignent aux masses, se mettent à la tête des escouades du prolétariat, éduquent dans le creuset de la guerre civile des dizaines de chefs prolétariens qui, demain, au jour de l'insurrection prolétarienne, sauront aider de leur expérience et de

leur vaillance héroïque des milliers et des dizaines de milliers de travailleurs. » — La synthèse des masses révolutionnaires et du parti révolutionnaire a donné naissance à la conception bolchévique bien connue de la révolution comme insurrection. En ce qui concerne la partie sous-prolétaire et les couches urbaines appauvries, Lénine adopte une attitude d'estime et de fierté, peu d'entre elles font partie de la Russie révolutionnaire, anti-tsariste, anti-capitaliste. Politiquement, cependant, il subordonne ces composantes à la direction de la classe ouvrière par le biais du parti révolutionnaire. La foule héroïque, les groupes de sous-officiers animés par la haine contre les cosaques du Tsar, la jeunesse rebelle et affamée : toutes ces forces sont indispensables au succès de la révolution, mais elles doivent être contrôlées et organisées par la classe prolétarienne et son parti. Dans le cas de la guerre de partisans, le mouvement révolutionnaire qui existe déjà dans la spontanéité doit donc être hégémonisé par la théorie révolutionnaire, c'est-à-dire le parti, pour devenir un mouvement politique. Dans cette clé, les forces qui ne sont pas directement prolétariennes sont politiquement subordonnées à l'hégémonie de la classe prolétarienne et de son parti, même si militairement leur contribution est considérée comme égale, voire supérieure, à celle des travailleurs eux-mêmes. Tous ceux qui n'ont pas de place claire dans le cycle de production, qui ne sont pas de classe, peuvent participer à l'insurrection prolétarienne, comme soldats de la révolution. — Cette conception dérive du concept d'hégémonie prolétarienne sur lequel Lénine avait construit le parti bolchévique ; un

concept qui interprétait les termes de toute alliance en termes de subordination de la classe la plus faible à la plus forte. Ainsi, l'alliance politique qui peut être établie entre le prolétariat et les classes populaires subordonnées est une alliance instrumentale. Alliance militaire, mais organisation exclusive et hégémonie politique de la classe prolétarienne. Ce régime est toutefois assorti d'une limite dans le temps. Lénine a concentré tous ses efforts théoriques et organisationnels sur le problème de la classe dirigeante, la force hégémonique dans le processus économique et social. Les bolchéviques étaient un parti qui accordait la plus haute priorité à la classe ouvrière industrielle, au sens strict. La réponse réside, nous semble-t-il, dans la situation économique et politique de la Russie à l'époque. Face à un organisme productif encore essentiellement paysan dans lequel la révolution industrielle pesait peu quantitativement, elle prenait au contraire une importance fondamentale sur le plan qualitatif : rappelons que soviets plus électricité font socialisme. Cette approche essentiellement correcte ne tient cependant pas la route aujourd'hui, étant donné l'immense développement d'un prolétariat métropolitain. Sa diffusion est liée au même mécanisme de l'impérialisme et du monde où la famine est produite artificiellement et où les machines pourraient déjà simplifier et alléger le travail au service de l'homme et non du capital. Où la même masse de prolétaires extra-légaux et de prolétaires sans réserve s'accroît, et où les frontières avec la classe ouvrière industrielle deviennent de plus en plus fluides, à mesure que la précarité devient de plus en plus

systemique et pas seulement liée aux crises cycliques du capital.

CHEZ MAO

Mao a été l'un des rares révolutionnaires marxistes à aborder le problème du sous-prolétariat, des "bandits", des "marginiaux" d'un point de vue scientifique par un véritable travail d'enquête. Il regarde le sous-prolétariat avec un regard attentif et sans préjugés. Dans son essai de 1939 intitulé *La révolution chinoise et le parti communiste chinois*, qui examine « *Les forces motrices de la révolution chinoise* », Mao déclare que "la condition coloniale et semi-coloniale de la Chine a créé un grand nombre de chômeurs dans les campagnes et les villes". L'utilisation révolutionnaire possible de cette portion sociale découle directement des conditions économique-politiques en Chine : « *En raison de la double oppression de l'impérialisme et du féodalisme, et surtout de la grande offensive lancée par l'impérialisme japonais, les larges masses populaires chinoises, et en particulier la paysannerie, se sont appauvries de plus en plus et une grande partie d'entre elles sont tombées en ruine* ». — Les tâches révolutionnaires du parti communiste chinois sont donc en partie différents de ceux auxquels le parti bolchévique a été confronté en Russie : comme la dimension coloniale et la persistance d'un système féodal. Mao doit donc développer un parti adapté aux besoins réels de la classe : un parti qui ne représente pas une seule classe

(comme c'était le cas avec les bolchéviques) mais toutes les sections potentiellement révolutionnaires de la société. Cela explique l'attention méticuleuse que Mao portait à toutes les nuances révolutionnaires et réactionnaires de son peuple. Le sous-prolétariat chinois fait donc partie de ce peuple spolié et affamé par l'action inégale et combinée du féodalisme avec les tentacules financiers et fascistes de l'impérialisme : « *Ne pouvant vivre honnêtement, beaucoup d'entre eux (les sous-prolétaires) sont obligés de recourir à des moyens malhonnêtes ; et voici les brigands, les malfaiteurs, les mendiants, les prostituées et toute la foule de ceux qui vivent des pratiques de la superstition.* » — Dans cette analyse sèche, le renversement du moralisme est pleinement réalisé : les vagabonds, les bandits, ne sont pas tels parce qu'ils sont malhonnêtes, mais sont malhonnêtes parce qu'ils sont incapables de vivre de leur travail. La cause structurelle de ce magma urbain-rural est indiquée dans la conjonction du féodalisme avec les mécanismes de l'exploitation impérialiste, typique d'un pays colonial et semi-colonial comme l'était la Chine. Cependant, il ne faut pas croire que Mao se livre à une apologie incontrôlée de ces forces, il déclare : « *Cette couche sociale est instable, tandis qu'une partie peut facilement être achetée par les forces réactionnaires, l'autre peut participer à la révolution.* » Parlant ensuite de la mentalité de ces forces, Mao met en garde contre le manque d'esprit constructif de ces personnes, et comprenant le contexte de fluidité d'une telle couche sociale, il rappelle que « nous devons donc rééduquer et nous prémunir contre ses tendances destructives. » — L'analyse de Mao présente toutefois

une limite structurelle. Ces segments urbains et ruraux, qui doivent pratiquer le crime pour pouvoir manger, sont considérés dans l'analyse de Mao plutôt comme des "restes" du colonialisme féodal ou, si vous voulez, du néocolonialisme de retour produit par l'impérialisme. Donc essentiellement un produit du passé et non de l'avenir... L'impérialisme, qui se dépouille de ses aspects les plus réactionnaires (colonial, féodal, racial) et revêt les habits de la démocratie impérialiste, étend ce secteur dans la dimension urbaine et productive moderne, créant des masses de zombies vivant dans les villes.

CHEZ FANON

UNE APPROCHE IMPORTANTE DE LA DÉFINITION "ACTIVE" du sous-prolétariat et des "marginiaux" est sans aucun doute celle de Fanon, bien que non marxiste et à bien des égards libertaire. Chez Fanon, il y a la recherche d'une compréhension comportementale et psychologique du sujet sous-prolétaire, placé dans la dichotomie entre colonisé et colonisateur, qui dans une dimension théologique manichéenne de l'idéologie dominante se traduit par des diables noirs contre des anges blancs, entre impur et pur. Les colonisés, qui portent le fardeau politique et militaire de la lutte "jusqu'au bout" contre les colonisateurs, sont présentés comme exploités par les "fascistes blancs". Ils sont les nouveaux esclaves des colonisateurs. Mais un système d'exploitation coloniale a besoin d'un arrière-plan, d'une infrastructure

coloniale. — Elle crée des villes, des métropoles, des tissus sociaux coloniaux. Et ce peuple s'oppose, dans une tension égalitaire et libertaire unique, "*au méchant colon absolu*". Entre les forces de libération et le peuple colonisé, une identité politico-militaire quasi totale s'établit ainsi. Le point d'appui et le déclencheur d'un tel soulèvement de libération indigène et d'autodétermination nationale est représenté pour Fanon par la violence. « *La violence du régime colonial et la contre-violence du colonisé s'équilibrent et se correspondent dans une extraordinaire homogénéité mutuelle.* », Les Damnés de la Terre. — La violence des relations quotidiennes qui nie les relations quotidiennes, poussant la classe opprimée sur les rails d'un antagonisme irréductible et continu, devient ainsi le catalyseur de la lutte populaire, l'élément unificateur du peuple colonisé. Les classes ne sont donc pas importantes, mais ce creuset purificateur qu'est la violence de masse est important, dans la lutte armée qui engage et rachète tout le monde dans la lutte de libération. « *La violence des colonisés, avons-nous dit, unifie le peuple.* » La violence devient donc, dans la théorisation de Fanon, le discriminateur et le ciment de l'affrontement des classes. Les composantes populaires y sont amalgamées ; c'est de là que devait jaillir le message de décolonisation national-socialiste. La violence dans sa pratique est totalisante, nationale. Elle a non seulement la "*vertu*" d'unifier, de briser le régionalisme et le tribalisme, mais aussi d'élever l'individu de la condition d'esclave au statut de sujet historique, auteur de son propre destin. « *Au niveau de l'individu, la violence désintoxique. Elle*

débarrasse le colonisé de son complexe d'infériorité, de ses attitudes contemplatives ou désespérées. Cela le rend intrépide, le réhabilite à ses propres yeux. » — Dans la violence, donc, les individus sont réunis, les composantes hétérogènes des classes sont fusionnées et deviennent un peuple conscient, un mouvement de libération armée⁵. « *Le peuple a le temps de se convaincre que la libération était l'affaire de tous et de chacun, que le leader n'a pas de mérite particulier. La violence élève le peuple à la hauteur du leader.* » Il n'y a donc pas de contradiction chez Fanon entre avant-garde et masse, entre lutte de libération et lutte pour le socialisme. Fanon pensait que le nationalisme bourgeois anticolonial était supplanté par la pratique armée elle-même, car il pensait que le nationalisme bourgeois anticolonial était pacifiste... Au sein du peuple armé libérateur, Fanon assigne au prolétariat des marginaux un rôle central : « ils sont la gangrène implantée au cœur de la domination coloniale [...] » ; « [...] *les proxénètes, les jeunes, les chômeurs, les taulards, se jettent dans la lutte de libération comme des travailleurs robustes* » et « *Ces déclassés vont, par une action militante et décisive, retrouver le chemin de la nation* ». Comme mentionné précédemment, l'analyse de Fanon est basée sur des éléments de sociologie comportementale plutôt que sur une analyse socio-économique. L'analyse de Fanon manque l'analyse nécessaire du sous-prolétariat en tant que résultat des

5 — Il est impitoyable de voir comment, en réalité, les intérêts de classe ont prévalu, si nous observons la trajectoire ratée du socialisme panafricain, faisant de la catégorie de peuple un simple slogan populiste, utilisé avec succès dans la lutte coloniale, mais dénué de sens dans la transition "socialiste", couvrant la montée d'une nouvelle bourgeoisie autochtone.

relations impérialistes. Le principal défaut de l'analyse de Fanon est donc d'avoir mis l'accent uniquement sur le " feu purificateur " de la lutte armée, de présenter cette partie de la classe comme des " héros maudits ", mais de déléguer implicitement aux autres classes, et notamment à la bourgeoisie anticoloniale, la tâche de diriger, d'organiser la révolution, acceptant ainsi implicitement le point de vue, le programme, d'une classe, la bourgeoisie, antagoniste et opposée au prolétariat lui-même. Cela n'enlève rien au fait que Fanon est l'un des rares auteurs à montrer la possibilité et les formes dans lesquelles s'opère la rédemption des derniers : de la merde viennent les fleurs, des diamants ne viennent rien. Ce n'est pas un hasard si ses thèses influenceront grandement les organisations de lutte communautaire aux U.S.A. et certaines expériences armées liées au prolétariat extra-légal emprisonné comme les NAP (Nuclei Armati Proletari) en Italie⁶.

CHEZ GEORGE JACKSON

« *POUR L'ESCLAVE, LA RÉVOLUTION EST UN IMPÉRATIF, c'est un acte conscient de désespoir, dicté par l'amour* », *Avec du sang dans les yeux*, G.Jackson. Pour Jackson, le Noir, en tant qu'esclave institutionnalisé de la société de classe américaine, n'occupe pas seulement l'échelon le plus bas des relations économiques et sociales, mais représente le "*paria des parias*" de l'ordre capitaliste. Il est le symbole de la domination capitaliste, de l'injustice, de

6 — Je courais en pensant à Anna, P.Abatangelo, *Premiers Matins*, 2022

la misère, de la violence. Le Noir est déjà une *"classe prolétarienne extra-légale"* lorsqu'il se reconnaît dans une praxis révolutionnaire, alors qu'il n'est qu'un rejet du processus capitaliste lorsque, par peur ou par soumission, il accepte les lois, le prestige et la dictature de son esclavagiste. Son unité naturelle, sa disponibilité révolutionnaire, se forge dans la masse physique et idéale du peuple. Mais le peuple est confus, enclin à accepter la tromperie et la mystification des porcs asservisseurs, comme il a sublimé son désespoir depuis des siècles dans la quête de la survie et dans l'illusion d'un salut ethnique désormais contaminé par le poison idéologique et psychologique des gouvernants. Pour réveiller l'action, il faut le convaincre et le faire participer à la seule émancipation possible, la *"lutte totale"*, la lutte armée. — Cette conception, circonscrite à la réalité étasunienne, au contexte raciste de l'impérialisme, offre des pistes d'analyse car elle présente une théorie inédite de la confrontation armée dans le ghetto métropolitain. Jackson s'est toujours défini comme un guérillero, un *"extrémiste"*, un *"soldat"*. Il s'est toujours considéré comme un membre de l'avant-garde armée, un communiste. Sa vision du parti de combat n'est pas univoque, oscillant entre celle de Lénine et celle de Mao, mais sur un point, il est catégorique : « *Toutes les révolutions ont été fabriquées progressivement par des gens qui se sont mis à la tête des masses et les ont dirigées.* » L'avant-garde armée fabrique la révolution, construit la conscience du peuple. « *Elle l'éduque à accepter le fait qu'il n'y a pas d'alternatives (à la lutte armée), ou plutôt que les alternatives sont moins invitantes qu'une confrontation*

ouverte. » L'avant-garde, selon la pensée de Jackson, est dans le peuple, mais elle "pousse le peuple" vers la victoire révolutionnaire. La thèse de Lénine selon laquelle le parti est le "cerveau de la révolution" se confond avec la formulation bien connue de Mao selon laquelle l'avant-garde est l'expression des masses.

— La véritable avant-garde, à laquelle Jackson fait référence, ne vient pas de l'extérieur, elle n'est pas faite de transfuges, elle ne préconçoit pas une "société supérieure à la société", mais elle précède néanmoins le peuple, elle le dirige, elle le guide ; parce que « *Le peuple ne viendra jamais nous dire : luttons* » et que « *Quand la révolution échoue, ce n'est pas la faute du peuple, c'est le parti d'avant-garde qui a mal tourné.* » Il s'agit d'une théorie hybride, qui identifie l'existence déjà déployée de la confrontation sociale avec l'avant-garde armée. Où l'union entre l'avant-garde et le peuple, est un processus quantitatif progressif indispensable pour étendre le front de la lutte ouverte, pas pour préciser son contenu et les modalités stratégiques. La théorie du "foco" est l'aboutissement inévitable de la lutte armée métropolitaine. « *Le pouvoir du peuple réside dans son plus grand potentiel de violence. Et ce pouvoir du peuple (...) ne peut être utilisé dans une société urbaine que si les conditions découlant de l'application de la théorie du feu sont créées.* » Le "foco" auquel Jackson fait référence est une variante de la théorie de Fidel Castro et Che Guevara⁷. En fait, il affirme que « *La théorie du foco ne peut donner des résultats que si le foco ne se laisse pas isoler du peuple, sinon il s'expose à la puissance militaire largement supérieure de l'État capitaliste monopoliste* ». Les principales limites du

modèle du feu : la primauté des armes sur la politique, l'incapacité de centraliser le travail politico-militaire, l'analyse des classes et de leurs différences de poids et de force sociale, sont les mêmes limites du programme révolutionnaire de Jackson. Cependant, la force et l'attrait de Jackson résident dans le fait que son analyse n'est pas "littéraire". Jackson a été le premier combattant de la jungle urbaine à contribuer systématiquement à l'organisation révolutionnaire du prolétariat extra-légal ; il a fourni une expérience directe pour la lutte contre l'impérialisme de tous les "esclaves" du système dominant. — Le modèle proposé par Jackson n'a pas résolu et ne résoudra pas les problèmes du programme révolutionnaire et des alliances de certaines couches de la classe dans le contexte impérialiste métropolitain⁸, cependant ses erreurs, sa naïveté, son sacrifice, restent une contribution importante pour tous ceux qui se tiennent sur le terrain révolutionnaire.

CONCLUSIONS

ANALYSER LE SOUS-PROLÉTARIAT, C'EST

7 — Dans La guerre de la guérilla, Guevara affirme que l'expérience de la révolution cubaine a montré que lorsque les conditions objectives sont insuffisantes pour inciter les masses à mener à bien la révolution socialiste, le déclenchement d'une petite guérilla peut, avec une rapidité wrelative, se répandre comme une traînée de poudre, conduisant au soulèvement des masses et à la chute du régime. Le Che considérait que ces considérations étaient particulièrement valables

pour les pays arriérés et soutenait que les protagonistes de ces "incendies" devaient avoir la paysannerie comme base sociale.

8 — Peu d'attention est accordée à la stratification interne de la communauté noire, à son poids social par rapport aux autres communautés des États-Unis, etc. Il ne faut pas oublier que la communauté noire représente à peine 10% de la population totale des États-Unis.

POSER CONCRÈTEMENT LE PROBLÈME DE SON RÔLE SOCIAL et de son utilisation dans une perspective révolutionnaire. L'unité naît de la lutte, mais au niveau politique, il est nécessaire de comprendre le rôle social et politique que chaque secteur joue dans les différentes classes, et ce par rapport à l'État. Ce n'est que de cette manière qu'il est possible de recentrer un programme révolutionnaire adapté aux défis auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui. Le sous-prolétariat actuel, tout en conservant en son sein de nombreuses composantes anciennes (sociales, culturelles, politiques) est aujourd'hui essentiellement nouveau. L'équilibre du pouvoir entre les classes est différent. Un regard sur les prisons en tant que synthèse d'une civilisation nous indique immédiatement comment elles ont changé, en mettant en évidence les modifications productives générales⁹. La composition de la criminalité a changé, parce que c'est la criminalité qui a changé. L'argent, il n'est plus dans les banques, les transporteurs de fonds ; la prostitution un phénomène lié aux chaînes de commandement internationales, etc. Cela n'enlève rien au fait qu'aujourd'hui encore la prison peut être une école, pour ceux qui veulent étudier... comme nous le rappelle un film pas trop ancien : *Le Prophète*¹⁰. — Le prolétariat métropolitain d'aujourd'hui comprend tous les travailleurs productifs, les travailleurs manuels, l'armée de réserve industrielle, les couches prolétarisées

9 — Par exemple, face à une production internationale mais allégée, nous avons d'énormes prisons mais de petites cellules... en 2009 par Jacques Audiard. C'est l'histoire d'un jeune délinquant qui, grâce à l'école de la prison, devient un patron de la pègre qui vend de la

10 — *Un prophète* est un film réalisé drogoue.

ou en voie de prolétarianisation, et le prolétariat dit extra-légal. Dans un monde fondé sur les divisions, il est intéressant d'observer comment les marges entre ces différentes strates s'amincissent dans de nombreux cas¹¹. L'extension de la dimension urbaine, les traits de plus en plus fragiles entre l'emploi légal, noir et extra-légal de masses toujours plus grandes de personnes rendent peut-être obsolètes certaines des définitions utilisées jusqu'ici. Il est important de pouvoir analyser, comprendre, intervenir, à travers une lecture scientifique des phénomènes sociaux, en évitant les raccourcis faciles de la littérature, de la sociologie radicale et de la contemplation... La tâche est immense et souvent ingrate, et pour ceux qui interviennent directement, le sentiment est celui d'être dans une mer houleuse sans pouvoir diriger le navire, sans boussole et sans direction. C'est pourquoi il est essentiel, surtout dans la tempête, de chercher au moins les étoiles dans le ciel, afin d'avoir une direction, partielle, mais utile pour avancer.



11 — *Il serait toutefois politiquement peu perspicace de penser qu'il existe une généralisation facile, cela n'arrive jamais. La capacité du "cerveau politique" de l'organisation révolutionnaire est de comprendre les mécanismes d'unité et de division et d'établir une stratégie et une tactique d'action appropriées.*



CONTRADICTION
ÉDITIONS —

editioncontradiction.blogspot.com
contradictioneditions@gmail.com

*

RÉDACTION : *Contradiction Éditions*

MISE EN PAGE : *Hugo H.*

POLICE : *EB Garamond, par Georg Mayr-Auffner*

LITHOGRAPHIES & SCVLPTVRES : *Elizabeth Catlett*

